



**THÉÂTRE**

Jean-Marie Papapietro: éloge de la résistance

Page E 3



**CINÉMA**

Le joyeux bric-à-brac de Michel Gondry!

Page E 8

CADRE **E**

**CULTURE**



WONGE BERGMANN

**L'ange et le démon**

*Les grands esprits se rencontrent dans L'Ange de la mort du chorégraphe Jan Fabre*

FRÉDÉRIQUE DOYON

Il était temps. Jan Fabre, le dramaturge, chorégraphe et plasticien le plus polémique d'Europe, s'apprête enfin à Montréal pour la première fois. L'Usine C accueille l'une de ses œuvres les moins controversées — et, selon certains critiques, l'une des moins sulfureuses. *L'Ange de la mort* met en scène un dialogue entre ange et démon, humain et artiste, vie et mort, corps et esprit. Entre la performance live d'Ivana Jozic et celle, transmise par quatre écrans géants, du réputé chorégraphe William Forsythe, à qui est dédiée la pièce.

Un troisième personnage hante *L'Ange de la mort*: l'artiste Andy Warhol, qui a inspiré le texte de l'œuvre scénique, truffé de citations de l'album *Drella* de Lou Reed et John Cale. William Forsythe voulait jouer du Jan Fabre, qui a vu des ressemblances entre les deux hommes, «deux Américains, leur peau claire, leur structure osseuse», dit-il de sa voix rauque, en entrevue au *Devoir*. Mais ces têtes d'affiche mondiales de l'art visuel et de la danse servent aussi à aborder le côté public de l'artiste.

La danseuse Ivana Jozic, l'une des nombreuses femmes-icônes de l'artiste belge, se fait l'alter ego de Forsythe-Warhol, dé-

mons répondant à l'ange revenu de la mort mais qui «forment un seul et même être», note le forgeron de théâtre. L'esthétique du film rejoint celle des peintres flamands Van Eyck, Bosch, Bruegel, maîtres incontestés du plasticien-dramaturge.

«Ce sont des maîtres de composition, de l'anatomie, de l'espace pictural et imaginaire, ils incarnent encore l'avant-garde», juge-t-il.

**Provocateur qui s'ignore**

Jan Fabre a étudié à l'Institut des arts décoratifs et des métiers et à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers avant de se tourner vers la scène dans les années 80. Sa compagnie Troubleyn, fondée en 1986, est aujourd'hui établie dans un nouveau lieu, le Laboratorium, à Anvers, sa ville natale.

Provocateur qui s'ignore, l'artiste flamand manie les tabous comme les samouraïs leur épée. Sans détour et avec conviction, ses œuvres — picturales, sculpturales, vidéo, scéniques et dramatiques — abordent la mort, la guerre, le corps et toutes ses déliquescences. Il se dit d'un autre temps, se passionne pour les insectes à l'instar de son grand-père, l'ento-

mologiste Jean-Henri Fabre.

En 2001, *Je suis sang* célébrait ce liquide comme source de vie dans une fresque médiévale d'épouses ensanglantées et de chevaliers en armures. En 2005, sa typologie des larmes et de la sueur *The Crying Body* divisait le Festival d'Avignon, alors sous sa direction. Dans la première performance de sa carrière, il brûlait des dollars «prêtés» par les spectateurs. Son esthétique très léchée et forte en symboles lui a valu d'être comparé à Roméo Castellucci ou à Robert Wilson.

Son dernier cru pour la scène, *I Am a Mistake*, est une forme de manifeste pour le tabac dont le personnage se meurt d'un cancer du poumon. Le texte, qui remonte à 1988, prend un tour pervers et politiquement incorrect à l'heure du bannissement de la cigarette tous azimuts.

«C'est devenu un manifeste pour le libre choix individuel, dit-il avec le recul. *Le fumeur est presque le nouveau nègre de la société. La manière de gérer son propre corps et son propre esprit est soumise au diktat du jour, qui contrôle notre attitude.*»

Jan Fabre procède souvent par étapes pour créer ces œuvres vivantes ou plas-

tiques, le texte ou le dessin précédant tout le reste, parfois de plusieurs années, pour qu'ils «passent l'épreuve du temps».

«La base pour moi est le dessin et l'écriture, parce que quand j'écris, je suis aussi en train de dessiner et vice-versa, et que je peux faire ça partout, n'importe quand. C'est la base de mes sculptures et de mes mises en scène. J'écris tous les jours, comme un musicien s'exerce sur son instrument. C'est comme respirer, c'est essentiel.»

**Une œuvre multiple et critiquée**

Le texte de *L'Ange de la mort* remonte à 1996. Il a d'abord connu une vie éditoriale, traduit dans plusieurs pays sous le titre *L'Ange de la mort. Monologue pour un homme, une femme ou un être hermaphrodite*. Son auteur l'a dédié à William Forsythe, qui interprète une version adaptée en paroles et en mouvements, filmée en 1999-2000 au milieu de crânes et de bœufs remplis d'embryons, dans le plus vieux musée d'anatomie du monde, à Montpellier. L'œuvre tournera comme installation dans plusieurs musées avant que l'auteur n'écrive un autre texte pour Ivana Jozic, qui trône maintenant au milieu d'un public assis autour d'elle.

«J'aime que les gens soient assis tout près de la performance parce qu'ils comprennent alors mieux ce dont Ivana et Bill [William

Forsythe] parlent, comme s'ils étaient assis dans le crâne même de l'artiste, qui est à la fois ange et démon», dit-il.

À l'image de cette pièce multidisciplinaire, l'œuvre de Jan Fabre se décline sous diverses formes. Récemment, il réalisait la sculpture de plafond *Heaven of Delight* au Palais royal de Bruxelles (2002). Les musées ont accueilli ses dessins, installations et films. Il planche d'ailleurs sur une importante exposition pour le Louvre, «la plus importante jamais consacrée à un artiste vivant contemporain», assure l'artiste.

Cette production prolifique compte de nombreux détracteurs, qui n'y voient qu'imposture intellectuelle et artistique, provocation gratuite et esbroufe. Plusieurs artistes contemporains ont toutefois puisé une inspiration déterminante auprès de lui, dont Wim Vandekeybus et Emio Greco.

Jan Fabre est un drôle d'alchimiste contemporain, tantôt charlatan insupportable, tantôt génie irrésistible, qui fait du corps sa pierre philosophale. Au public montréalais, maintenant, de se faire sa propre opinion.

Le Devoir

L'Ange de la mort, de Jan Fabre à l'Usine C du 26 février au 1<sup>er</sup> mars

RENDEZ-VOUS DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

**Portrait de René Bail en visionnaire oublié**

Le documentaire de Pascale Ferland, *Adagio pour un gars de bicyclette*, abordant la carrière du défunt cinéaste, clôture les Rendez-vous et prend l'affiche d'Ex-Centris dès le 29 février.

ODILE TREMBLAY

Pascale Ferland évoque sa relation avec le défunt cinéaste René Bail comme la plus grande leçon d'humani-

té qu'elle ait reçue dans sa vie. Bail est ce pionnier du cinéma québécois qui réalisait à la fin des années 50 un film demeuré à la fois souterrain et culte, *Les Désœuvrés*, œuvre sensible et imparfaite annonçant la Nouvelle Vague du direct, avec son incursion dans l'univers de jeunes villageois, à la croisée des chemins entre traditions et aspiration à la modernité.

Jamais son auteur ne fut satisfait du film, et *Les Désœuvrés* fut vu par une seule poignée de talents montants, mais non les moindres: Gilles Carle, Jean-Claude Labrecque, Claude Jutra, Jean Pierre Le-

febvre, etc. Rare fécondation d'un film qui inspira des grands créateurs tout en demeurant inconnu du public. Un accident de moto menaça la vie de René Bail à l'âge de 40 ans, le laissant handicapé et défiguré à jamais par ses terribles brûlures.

Terminé en 2007 après que la Cinéma-thèque eut redécouvert miraculeusement les bandes-sons originales, et grâce à l'appui précieux du cinéaste Richard Brouillette, *Les Désœuvrés* fut enfin présenté, mais sans remporter pour autant un franc succès au moment de sa renaissance tardive. Et le pionnier René Bail mourut

quelques mois plus tard, en octobre 2007, presque aussi méconnu qu'auparavant.

**L'ami sous le masque**

Le documentariste Pascale Ferland (*L'Immortalité en fin de compte, L'Arbre aux branches coupées*) produisait ses films avec Richard Brouillette. De fil en aiguille, ce dernier lui proposa de réaliser un portrait de René Bail, atteint d'un cancer, conséquence lointaine de l'accident fatidique. «Le fait que Richard Brouillette travaille avec lui sur ses films lui fit tellement plaisir qu'il eut durant quelques an-

nées une rémission de cancer, explique la cinéaste. Mais mon documentaire piétinait. Il refusait que je le filme de face à cause de son apparence, exigeait que je mette ma caméra ici plutôt que là et me liait les mains. J'ai failli abandonner...»

Un an passa, avec approvisionnement rapproché, avant que Bail abaisse sa garde et accepte de donner carte blanche à Pascale Ferland. «Je l'ai suivi de 2003 à 2007. Les entretiens intimes, abordant sa maladie, sa vision de la vie, de la mort, du suicide (une

VOIR PAGE E 2: BAIL

## CULTURE

## Dehors, les journalistes !



Odile Tremblay

Il y a toujours eu une guerre, parfois larvée, entre la critique et les créateurs. De temps en temps, une crise éclate, et les gens se réveillent: «Tiens donc!» Puis ils regardent ailleurs. Mais cette guerre-là dessert le droit du public à l'information. Il ferait mieux de s'y pencher de plus près.

Mardi dernier, les journalistes se sont fait refouler par Denys Arcand lors de sa «Leçon de scénario» donnée aux Rendez-vous du Cinéma québécois.

Ouste! Dehors, les microbes!  
Un peu plus et le cinéaste du *Déclin* brandissait son balai. Pour la première fois, une demande d'exclusion médiatique avait été faite à la direction des Rendez-vous, qui a plié devant l'icône et n'aurait pas dû.

Ce type de classe de maître est public, ouvert, généreux. Et les propos d'Arcand auraient gagné à trouver des échos médiatiques. Seul *Le Journal de Montréal* a pu s'y glisser un moment, avant d'être repéré, comme malfaiteur. Cette semaine, des chroniques incendiaires ont commenté le boycottage, et le contenu de la leçon de scénario s'est évanoui devant le tumulte.

Au bout du fil, Ségolène Roederer, la directrice des Rendez-vous, patine un peu. Elle a accédé à cette demande du cinéaste, me dit-elle, parce que les relations d'Arcand avec les médias étaient tendues et qu'il émergeait d'une année difficile. «Pas question de renier notre décision», déclare la directrice, mais il est vrai que les Ren-

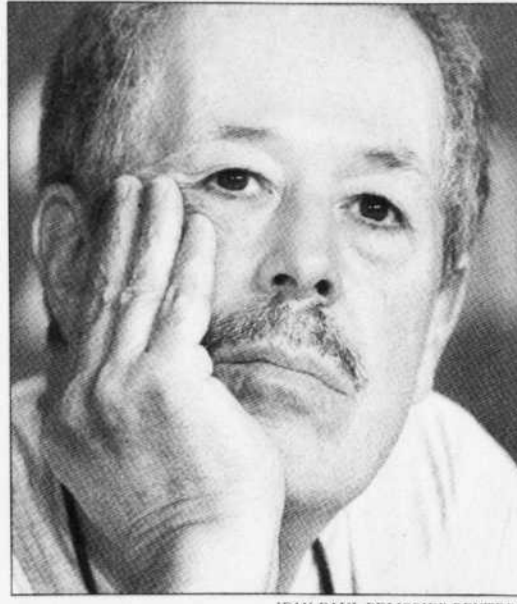
dez-vous sont ouverts à tous et qu'on s'éloignait du mandat. Ce n'était peut-être pas une bonne idée, mais on n'avait pas vu venir la tempête. La prochaine fois, on y réfléchira de plus près.»

Y aura-t-il une prochaine fois? Pas sûr. Et c'est le bon côté de la chose. Les remous médiatiques de la semaine ont créé un précédent, presque fait jurisprudence. Si un autre cinéaste réclamait des excommunications, les Rendez-vous pourraient invoquer «l'affaire Arcand» pour le débouter.

C'est notre oscarisé national, le gros problème. Personnellement, de guerre lasse, j'ai renoncé à me pointer aux conférences de Denys Arcand, où on est si mal reçus. Pas la peine non plus, en aval, de demander une entrevue avant sa leçon de scénario. On connaissait la réponse: non et non. Plusieurs fois, au début de l'hiver, Arcand a rencontré le public lors de la sortie de *L'Âge des ténèbres*, toujours à l'écart des journalistes. Au dernier Festival de Cannes, *Le Devoir* n'était pas le bienvenu à son party. Ce fut la croix et la bannière pour être accepté au 5 à 7 des médias québécois. Et ce, avant même la rédaction de la critique. Tant de pressions furent exercées pour que je franchisse le seuil de cette assemblée cannoise... Désormais, promis, j'abdique.

Blessé, Arcand, par l'accueil mitigé qu'a reçu *L'Âge des ténèbres*? Oui, mais il est blessé depuis si longtemps... Film après film, ça grince. Une vraie diva en quête d'unanimité, cette substance pourtant bien suspecte. Même des critiques polies et mitigées constituent à ses yeux de purs outrages. Les journalistes ont davantage de raisons d'être lassés de lui que l'inverse.

Oui, les artistes sont des êtres sensibles. Ils en prennent parfois plein la gueule et souffrent des mauvais papiers qui écorchent leurs œuvres. On les comprend. On compatit. Surtout quand il s'agit d'attaques personnelles, toujours inacceptables. N'empêche que la réception du dernier film d'Arcand fut infiniment plus polie ici qu'en France. La plupart de nos médias ont manié l'encensoir.



JEAN-PAUL PELISSIER REUTERS

## Le cinéaste Denys Arcand

Quelques voix discordantes l'ont malgré tout offensé. Mais *L'Âge des ténèbres* possède d'évidents défauts. Fallait-il vraiment les taire? Depuis tant d'années le cinéaste manipule et écarte les journalistes québécois, à l'heure de la promotion de ses films. Tels des valets corvéables et jetables à volonté. C'est vraiment abusif. Pareil dédain...

Lors de la sortie des *Invasions barbares*, film — faut-il le rappeler? — porté à bout de bras par les médias, Arcand avait accordé à Montréal à peine deux ou trois entrevues individuelles, se contentant d'une conférence de presse pour rassembler la meute. Ce même Arcand qui

allait s'envoler ensuite pour une tournée planétaire de plusieurs mois, multipliant alors jusqu'à plus soif les entrevues avec les journalistes étrangers. Son ras-le-bol promotionnel né de cette tournée fut le point de départ du scénario de *L'Âge des ténèbres*.

Sauf que, dans sa propre cour, le cinéaste s'était d'abord montré beaucoup plus avare de lui-même. Ce sont surtout les Français qui l'étripent, mais ses têtes de Turc demeurent les médias québécois.

Il est extrêmement irritant de constater que plus un créateur, un producteur, un distributeur est important et fréquente les sphères du pouvoir, plus il se permet de monter des listes noires et d'envoyer paître les médias qui lui ont jadis servi de marche-pied. Ça révolte, et personne ne gagne à ce jeu de dupes. Si Arcand ne désire que des journalistes à-plat-ventristes, sous peine de brandir le cadenas, comment peut-il s'attendre à susciter leur sympathie? Si loin sont les beaux jours où il réalisait *On est au coton*, drapé dans le drapeau de la liberté de parole. La réussite a de ces effets pervers...

Étrange cuvée, que ces 26<sup>e</sup> Rendez-vous du cinéma québécois. Déjà qu'avant l'ouverture le cinéaste et producteur Malcolm Guy avait démissionné avec fracas du jury accolé à la Fondation Alex et Ruth Dworkin, qui couronne les œuvres de tolérance au cinéma. Il condamnait les liens de cette fondation avec le Congrès juif, à l'heure où la population de Gaza est si malmenée.

Et puis cette tempête suivant la leçon de scénario... Ségolène Roederer voit dans l'affaire Arcand et la démission de Malcolm Guy un signe des temps. Comme une invitation à réfléchir davantage aux dimensions politiques et éthiques des décisions des festivals.

C'est qu'ils vous tombent si violemment dessus, quand vous les oubliez...

otremblay@ledevoir.com



La jeune réalisatrice Pascale Ferland

PEDRO RUIZ LE DEVOIR

## BAIL

«C'était mon ami», dit-elle d'un air farouche

## SUITE DE LA PAGE E 1

éventualité qui le révoltait), me furent accordés quelques mois avant sa mort. J'ai voulu mettre ces passages assez tôt dans le film, pour qu'on puisse passer vite à autre chose, s'intéresser à son être, à son art.»

Ça indignait la jeune cinéaste que certains lui reprochent d'avoir capté parfois le visage défiguré de Bail en pleine lumière. «Ces gros plans ne sont utilisés que pour les épisodes des confidences. Et puis n'importe qui pourrait avoir un accident! Vous, moi!» Lors de sa première rencontre avec Bail, elle avait vu un monstre, puis au fil des rencontres, l'homme s'est imposé sous le masque. «C'était mon ami», dit-elle d'un air farouche. La veille de sa mort, elle le serrait dans ses bras.

Dans *Adagio pour un gars de bicyclette*, Pascale Ferland montre plusieurs scènes des films de Bail, en

les situant dans le contexte social et historique de la Grande Noirceur. «J'ai voulu exposer son amour de la nature, sa relation intime avec les couchers de soleil. À l'époque, le cinéma québécois n'existait qu'avec un accent international. Pour Les Désœuvrés, il a mis en scène des gens de Pine Hill, où ses parents avaient un chalet, tous acteurs non professionnels, ajoutant par la suite la parole en post-synchronisation, un travail de Titan. Le film était en jol, vraie nouveauté pour l'époque. Dans ce contexte particulier, il s'agit d'une œuvre remarquable, qui mérite pleinement d'être redécouverte.»

Mais René Bail, après *Les Désœuvrés*, cessa de tourner durant douze ans, puis l'accident dans lequel sa moto emboutit un véhicule bouleversa sa vie. «Il écrivait des scénarios qu'il n'a jamais montrés, dont un de 1600 pages qui aurait fait un film de quinze heures.»

À travers témoignages et images d'archives, elle évoque la marginalité de cet homme, à la vie intérieure si forte. Son identité profonde survécut à l'épouvantable accident, qui en aurait poussé d'autres au suicide. «Dans le film, j'ai montré à quel point René Bail a été élevé par une mère castratrice et comment il fut un grand solitaire, amoureux des livres, de la musique, mais toujours de bonne humeur. Il m'a aidé à apprécier mon sort. S'il pouvait supporter sa condition, de quoi pouvais-je me plaindre?»

Pascale Ferland souhaite qu'*Adagio pour un gars de bicyclette* ne soit pas abordé comme une fin en soi mais donne au public l'envie de pousser plus loin en découvrant *Les Désœuvrés*, pour plonger à son tour dans l'œuvre de ce visionnaire oublié.

Le Devoir

TRANSTHEATRE PRÉSENTE

# un JOUR ou L'AUTRE...

DE BRIGITTE POUPART

au théâtre ESPACE GO

19 février au 8 mars 2008  
réservation 514.845.4890

avec MONIQUE MERCURE, BETTY BONIFASSI, ENRICA BOUCHER, BRIGITTE POUPART

avec la participation de LOUISE LATRAVERSE

en collaboration avec MICHEL MONTY ET BRIGITTE POUPART

coproducteurs et producteurs ANGILO PARSITTI, JASMINE CATU, JEAN-SÉBASTIEN CÔTÉ, DENIS DULUDE, MARIE-HÉLÈNE DUFOUR, CHRISTIAN GAGNON, CLAIRE GOSFREDON, PIERRE LANIÉL, ÈVE MAROILAND, ALEXANDER MACSWEN, CHARLOTTE MÉNARD, CAROLINE ROSS, DAVE ST-PIERRE

www.transtheatre.com

du 19 février au 15 mars 2008

# BACHAÏNE

avec Olivier Kermelc  
Mise en scène Frédéric Dubois

Avec Viollette Chauveau, Marie-Claude Giroux, Johanne Habelin, Michelle Rossignol, Isabelle Roy et Isabelle Vincent

Hydro Québec LE DEVOIR

## CULTURE

PERSPECTIVES

## Pleins feux sur les passeurs

Michel Bélair

C'est comme l'histoire de l'œuf et de la poule: qu'on la regarde sous quelque angle que ce soit, l'un ne va pas sans l'autre. Pour que la culture circule partout, il faut des gens pour la faire circuler, cela va de soi. Des passeurs.

Des passeurs de rêves, d'idées et de changements. Des gens qui l'amènent un peu partout, quoi, la culture. Qui y croient. Qui prennent le risque de se montrer avec elle chez eux, loin souvent, loin longtemps jusqu'aux confins de la plus petite «ville centre»... là-bas. Et qui, bien enracinés là, proposent des spectacles aux gens plutôt que des frigos ou des rutabagas. Des diffuseurs, comme on dit dans le milieu. Des «pluris» pour la plupart, parce qu'ils offrent autant de la chanson, du théâtre et de la musique que de la danse ou de l'humour. Pour avoir vécu en région, je peux vous confirmer que les diffuseurs sont souvent considérés là-bas comme des gens un peu étranges...

Ces gens qui sont assez fous pour investir dans la culture, on les retrouve pour la plupart à RIDEAU, le Regroupement indépendant des diffuseurs d'événements artistiques unis. Ils viennent justement de se réunir à Québec durant cinq jours dans le cadre de la 21<sup>e</sup> Bourse Rideau du spectacle, qui est en fait une sorte de mélange hybride entre le festival, le congrès et le colloque. RIDEAU, c'est le genre d'endroit où l'on rencontre des partenaires éventuels: on y offre ses services, ses nouveaux équipements ou son expertise, on voit, on achète ou on vend un nouveau spectacle à faire circuler partout, ici comme ailleurs. C'est un marché, quoi! Un marché pour saltimbanques...

## Affirmer des alliances vitales

Mais il y a plus. Avec les années, le regroupement a amené de plus en plus de diffuseurs à adopter aussi des politiques artistiques: certains plus que d'autres ont trouvé là une sorte de vocation, mais l'important à retenir est que l'on ne diffuse plus seulement des trucs qui vont remplir les salles à coup sûr. Être diffuseur en région, c'est accepter de prendre des risques et, la plupart du temps, cela implique de travailler le public «au corps» sans beaucoup d'outils ou de moyens. Et c'est souvent à la force des poignets que les diffuseurs sont, à plusieurs endroits, devenus des passeurs de culture et des intervenants précieux. Bravo. On ne le dit pas assez.

C'est grâce à eux, par exemple, que les compagnies de théâtre tournent de plus en plus en région. C'est dans ce réseau que s'est inséré, depuis plusieurs années déjà, le Théâtre de la Manufacture, qui propose en région des productions qui ont rempli La Licorne à craquer. Ainsi, *Femmes de tête*, qui revient mardi à l'affiche de «la petite grande salle» de la rue Papineau, a roulé à travers tout le Québec (et même à l'extérieur) en empruntant des réseaux qui autrefois n'arrivaient pas à s'interconnecter. Les meilleures productions de la Manufacture au-

ront ainsi été vues par au moins dix fois plus de gens que si elles s'étaient contentées des 25 représentations habituelles. Surtout que *Femmes de tête* va encore s'installer au Périscope, en avril...

Mais il n'y a pas que La Licorne, on le sait. Duceppe roule aussi depuis longtemps ses plus grands succès dans les grandes salles des grandes villes du Québec, qui ont maintenant considérablement «slaqué» sur le Enrico Macias et le Libé-race. Le Rideau vert et le TNM, à Montréal, le Trident et le Périscope à Québec, font de même en jouant souvent la carte de la coproduction. C'était impensable il y a dix ans! Il y a une nouvelle dynamique solidement implantée dans le sens de la mise en commun et de la solidarité depuis que les compagnies ont saisi qu'elles ont, elles aussi comme tout le monde, intérêt à aller se faire voir ailleurs. Et il faut penser que les diffuseurs ont joué un rôle important dans cette transformation radicale en lui donnant au moins un cadre pour s'ancrer solidement.

Tout n'est pas parfait, bien sûr. Certaines régions du Québec semblent appartenir à des pays différents tellement les spectacles que l'on y fait circuler sont différents; certains territoires ressemblent encore à des chasses gardées. Le théâtre pour les jeunes publics, par exemple, qui a pourtant ouvert la voie dans cette percée de la diffusion en région, circule encore très peu en Gaspésie alors que, par contre, on y fait beaucoup de place à la chanson. C'est vaste et vide là-bas, sûr, mais il y a quand même des enfants, non?

Cette 21<sup>e</sup> bourse RIDEAU aura été l'occasion de réfléchir aussi à tout cela (et à bien d'autres choses!) dans un bus, en allant voir un spectacle, dans un atelier de formation, en matinée, ou encore lors d'un lunch-conférence. C'est que Colette Brouillet et son équipe étaient bien décidées à faire le point sur les retombées d'un automate particulièrement chaud qui ne peut que déboucher sur la mise en place de nouvelles politiques culturelles reflétant la réalité du milieu tout entier. La bourse proposait, par exemple, un choix de cinq ateliers sur des questions cruciales, comme les nouvelles technologies de diffusion, la médiation culturelle ou la fréquentation obligatoire des spectacles par tous les écoliers du Québec. Il s'est dit là des choses aussi essentielles que passionnantes que l'on devrait entendre encore plus largement lorsque les gouvernements réagiront à la nouvelle donne mise sur la table l'automne dernier.

Les analyses et les propositions du Forum national sur la diffusion organisé par RIDEAU, les résolutions adoptées aux États généraux du théâtre tenus par le CQT et les solutions proposées à Culture Montréal 2007 tiennent toujours. Il y a là des alliances vitales, majeures pour tout le milieu culturel. Il restera à les affirmer dans des actions concrètes lorsque la ministre St-Pierre daignera répondre à tout ce beau monde.

Vivement la suite!

Le Devoir

MARIE LABRECQUE

À l'origine, le Théâtre de Fortune prévoyait présenter son nouveau spectacle, un trio de courtes pièces de Samuel Beckett, en 2006. Pour le centenaire de la naissance du grand auteur. Des contretemps en auront décidé autrement. «Cet anniversaire est passé presque inaperçu, regrette Jean-Marie Papapietro, directeur artistique de la petite compagnie. Alors qu'en France, il y a eu presque une année Beckett, avec des dizaines de représentations et une grande exposition.»

Pour le metteur en scène, la nécessité de monter l'auteur d'*En attendant Godot* ne fait pourtant aucun doute. «Beckett, c'est un modèle de résistance. C'était un homme extrêmement honnête qui, toute sa vie, a résisté. Aux médias, à la facilité, au naturalisme, à toutes les modes qui se sont déroulées pendant sa vie: l'existentialisme, l'engagement politique. Même s'il s'engageait par ailleurs — il a été dans la Résistance pendant l'Occupation — mais sans esbroufe.»

Jean-Marie Papapietro voit aussi chez ce dramaturge, «d'une lucidité extrême sur la condition humaine», beaucoup de compassion. «Je trouve qu'on a fabriqué une image un peu artificielle de Beckett. Intellectuel, sombre... Moi je ne le vois pas du tout comme ça. Sa tendresse se sent dans ses goûts musicaux, par exemple. Son compositeur préféré était Schubert, pas Bach. Il y a un côté romantique chez Beckett. Bon, il a tordu le cou au romantisme [rire], mais c'est quand même là.» Sans oublier son «humour de contraste», qui ressort de situations «extrêmement contraignantes».

Se replonger dans Beckett permettrait de retourner à l'essentiel, au-delà du «culte des images» qui a contaminé jusqu'au théâtre. «C'est revenir aussi à la capacité de voir et d'écouter. Il force l'attention.»

Rencontré quelques heures avant la première représentation, mardi, le metteur en scène avait hâte de jauger les réactions du public. D'autant plus que le spectacle est offert gratuitement dans le réseau des Maisons de la culture. «L'idée, c'était de révéler Beckett à un public très large, qui ne va généralement pas dans les théâtres établis. Ce qui me séduit, c'est de proposer cet auteur, et pas simplement du théâtre facile, à des gens qui ne le connaissent pas.»

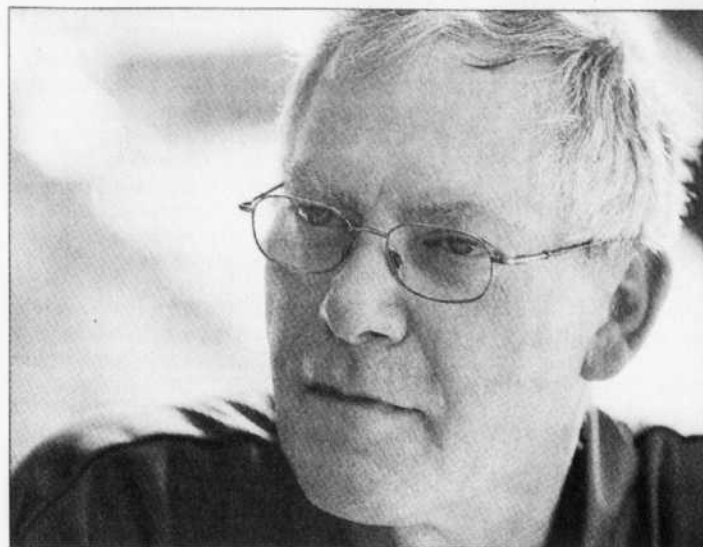
## Ménage à trois

Jean-Marie Papapietro a sélectionné des pièces incarnant trois facettes du monde de Beckett. Tournant autour d'un triangle amoureux, *Comédie* (1963) est la plus ancienne du lot. «C'est la rupture avec une écriture théâtrale, où il fait éclater complètement le récit.» Il a ensuite opté pour *Berceuse* (1981), parce que ce solo met en lumière un aspect de l'œuvre de Beckett rarement mis en valeur: «Sa compassion pour les faibles, les déshérités, les solitaires. Les femmes, en particulier.

THÉÂTRE

## Éloge de la résistance

Le metteur en scène Jean-Marie Papapietro propose trois courtes pièces de Beckett dans le réseau Accès culture



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Le metteur en scène Jean-Marie Papapietro a eu l'idée de «révéler Beckett à un public très large, qui ne va généralement pas dans les théâtres établis».

Dans *Berceuse*, il fait référence pratiquement à sa grand-mère, qu'il voyait se bercer devant la fenêtre. Le personnage se prépare à affronter la mort, dans la chaise où sa mère elle-même est morte.»

Rare texte de commande signé par Beckett, *Catastrophe* (1982) a été «écrit afin de soutenir la pression qu'on voulait exercer sur le régime communiste tchèque pour libérer Vaclav Havel, qui était alors en prison. Ce qui est étrange, c'est que la pièce ne fait référence ni à Havel, ni à la Tchécoslovaquie, ni au régime communiste. Aucune référence politique claire. Donc, on peut l'interpréter à toutes sortes de niveaux. J'ai essayé de garder cette ouverture de sens. Ma première réaction a quand même été de privilégier la résistance de Beckett à la fabrication des images. C'était assez significatif chez lui: il ne se prêtait à aucune interview. On ne l'a jamais vu sur un plateau de télé. Il fuyait les médias.»

Dans le protagoniste de *Catastrophe*, soumis au silence et dont le

corps est modelé selon les exigences d'un metteur en scène, on peut aussi voir une image de la tyrannie. «Beckett avait un culte pour la Divine comédie de Dante, en particulier les cercles de l'enfer où les damnés sont placés dans des postures extraordinaires. Et lui aussi construit des machines un peu torturantes: il enferme tous les personnages de *Comédie* — par ailleurs une sorte de vaudeville entre le mari, la femme et la maîtresse — dans des amphores; seule leur tête dépasse, et ils ne parlent que s'ils sont éclairés. Le personnage principal, finalement, c'est le projecteur, qui les agresse, extorque leur parole. Le protagoniste de *Berceuse* aussi est lié à sa chaise — on a construit une chaise bercante hérissée de piquants, sans aucun confort. Et Beckett exige que la comédienne soit immobile, sans expression autre que par le regard et sans le moindre battement de cils! Donc, il y a cette volonté de ramener l'homme à une condition primaire, de le dépouiller de toute psychologie.»

Un quatrième personnage (Chris-

tophe Rabin) sert de lien souterrain entre les trois pièces. Maniant d'abord le projecteur, puis activant la chaise bercante, ce «Manipulateur» devient le Protagoniste de *Catastrophe*. «Finalement, c'est Beckett. C'est lui qui organise ces machines de torture, et à la fin, il devient la victime; il est mis sur un piédestal et transformé.»

A part ce fil conducteur, Papapietro a respecté à la lettre les indications scéniques, très précises, fournies par l'auteur. «Elles peuvent paraître contraignantes, superflues même. Mais on s'aperçoit que, lorsqu'on se met dans ses pas, on finit par arriver à la vision que Beckett avait en tête. C'était un tel visionnaire! Le metteur en scène n'a pas grand-chose à faire. Sinon arriver à persuader les comédiens d'entrer dans le jeu. Parfois, il y a des résistances.»

Lui a choisi ses interprètes pour la complicité qu'ils partagent: Ginette Morin, Paul Savoie et Sophie Clément (qui incidemment reprendra un autre spectacle du Théâtre de Fortune, *Histoire de Marie*, du 4 au 8 mars, à l'Usine C) ont souvent travaillé ensemble. Une affinité utile, «surtout pour *Comédie*, une œuvre où le comédien doit s'effacer complètement, devenir anonyme.»

Au lieu d'incarner des personnages, les interprètes de Beckett sont ainsi appelés à être des instruments. Pour eux, le défi loge «dans une remise en question de tous les tic, une remise à plat très subtile du jeu. Je pense que c'est une bonne thérapie... pour se guérir de certaines vanités. Moi, je trouve que ça donne un plaisir fou de travailler sur Beckett.»

Collaboratrice du Devoir

## COMÉDIE, BERCEUSE, CATASTROPHE

Trois textes de Samuel Beckett mis en scène par Jean-Marie Papapietro. Jusqu'au 15 mars, dans le réseau Accès culture. Infos: [www.ville-montreal.qc.ca/accesculture](http://www.ville-montreal.qc.ca/accesculture)

**PRÉVENTE**  
2 BILLETS POUR 30\$  
Achetez vos billets avant le 28 février pour profiter de cette offre.  
Valable pour les représentations du 28 février au 7 mars.

**12 MARS COMPLET**

**LA SOCIÉTÉ DE MÉTIS**  
DE NORMAND CHAURETTE

28 FÉVRIER au 15 MARS 2008 Espace Libre 1945, rue Falher, Montréal (Québec) H2M 3N3  
Billetterie : (514) 521-4191

ÉQUIPE DE CRÉATION Mise en scène Joël Beddows Conseils scéniques Dominique Lafon  
Scénographie Jean Hazel Enluminures Glen Charles Landry  
Environnement sonore Jules Bonin-Ducharme Costumes Isabelle Bétielle

DISTRIBUTION LINA BLAIS, ÉRIKA GAGNON, HUGO LAMARRE et CLAUDE LEMIEUX

**ARLECCHINO**  
SERVITORE DI DUE PADRONI

DE CARLO GOLDONI MISE EN SCÈNE GIORGIO STREHLER  
AVEC FERRUCCIO SOLERI + 15 COMÉDIENS ET 5 MUSICIENS SUR SCÈNE!

FICCOLO TEATRO DE MILAN - THÉÂTRE D'EUROPE

L'OCCASION UNIQUE DE VOIR  
CETTE COMMEDIA DELL'ARTE ACCLAMÉE À TRAVERS LE MONDE!

UNE PRÉSENTATION DE LA PLACE DES ARTS ET DU THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE  
COLLABORATION AVEC INSTITUT CULTUREL ITALIEN DE MONTRÉAL ET LA CHAMBRE DE COMMERCE ITALIENNE AU CANADA

5 REPRÉSENTATIONS EXCEPTIONNELLES  
DU 7 AU 11 MAI  
AU THÉÂTRE MAISONNEUVE DE LA PLACE DES ARTS

SPECTACLE EN VERSION ORIGINALE ITALIENNE - SURTITRÉ EN FRANÇAIS  
BILLETS EN VENTE DÈS MAINTENANT - 514.842.2112 - LAPLACEDESARTS.COM

UN THRILLER CONTEMPORAIN INSPIRÉ DU MYTHE DE BARBE-BLEUE

**LA PETITE PIÈCE EN HAUT DE L'ESCALIER**

DE CAROLE FRÉCHETTE  
MISE EN SCÈNE LORRAINE PINTAL

**THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE**  
ISABELLE BLAIS / HENRI CHASSÉ / TANIA KONTYOYANNI / JULIE PERREAULT / JEAN RÉGNIER / LOUISE TURCOT  
assistance à la mise en scène et régie BETHZAÏDA THOMAS • les concepteurs DANIELE LÉVESQUE / LINDA BRUNELLE / CLAUDE COURNOYER / MICHEL SMITH / NORMAND BLAIS / JACQUES-LEE PELLETIER / RACHEL TREMBLAY

DÈS LE 4 MARS • WWW.TNM.QC.CA • 514.866.8668

# CULTURE

TÉLÉVISION

## L'ère des nouveaux réalisateurs

PAUL CAUCHON

La télévision québécoise vit-elle une exceptionnelle période de créativité? En tout cas, une nouvelle génération de réalisateurs s'en est emparée depuis quelques années, revendiquant d'ailleurs l'aspect créatif de leur métier.

Toutefois, c'est aussi une génération qui doit «faire plus avec moins» et qui s'inquiète ouvertement des pressions financières grandissantes sur les tournages télévisuels.

Mercredi soir, quatre de ces réalisateurs rencontraient le public des Rendez-vous du cinéma québécois lors d'une table ronde sur le thème «Ces réalisateurs qui changent la télévision». Une spectatrice faisait d'ailleurs remarquer que ce n'est pas en France qu'on verrait des réalisateurs de la télévision participer ainsi à un festival de cinéma.

Peut-on vraiment parler d'un mouvement générationnel? S'ils ont tous des personnalités différentes, ils ont également des points communs. Ainsi, la plupart d'entre eux réalisent des pubs et n'en éprouvent aucune honte. Ils se sont frottés aux vidéoclips. Ils souhaitent aussi bousculer les cadres télévisuels, faire à leur tête, travailler les images de façon différente, inscrire une véritable signature.

De plus, ce sont des réalisateurs qui se promènent d'un projet à l'autre. Ainsi, Alain Desrochers, qui a réalisé l'année dernière le film *Nitro*, a été le premier réalisateur des *Bougon*. Il a ensuite passé la main à Podz, réalisateur de *Minuit, le soir*, de *C.A.* et d'*Au nom de la loi*. Jean-François Asselin, qui a réalisé *François en série*, a récemment travaillé sur *Nos étés*. Francis Leclerc, après son film *Mémoires affectives*, et avant *Un été sans point ni coup sûr*, son prochain opus, avait également travaillé sur *Nos étés*.

D'autres réalisateurs, qui n'étaient pas sur place mercredi soir, auraient pu faire partie du groupe. Lyne Charlebois, qui vient de réaliser *Borderline*, a également travaillé sur *Nos étés*. Tout comme Sophie Lorain, décidément, qui a aussi réalisé *La Galère*.

On aurait pu inviter aussi Patrice Sauvè (*La Vie, la vie, Grande orse*), Louis Choquette (*Rumeurs, Temps dur, Cover Girl*), les deux réalisateurs des *Invincibles*, Sylvain Archambault du *Négociateur* et des *Lavigneur*, et ainsi de suite...

«Je n'ai jamais considéré la télévision comme un sous-média», lance Jean-François Asselin. «Un film a plus de longévité, fait plutôt valoir Podz. Je ne sais pas si les gens vont se taper la série *Rome dix fois en DVD*, mais un grand film, oui.»

«Quand je fais de la fiction, je dis que je fais de la fiction, que ce soit un film ou une série de télévision», ajoute Alain Desrochers.

Le *Minuit, le soir* de Podz est vraiment une œuvre

très proche du cinéma, tout le monde en convient. «J'ai pu faire ce que je voulais, explique le réalisateur. Mais au montage, je commençais à entendre les préjugés sur la télé. On me disait: "Mais quand même, tu n'es pas en train de faire un film!" Pour moi, tous les épisodes de *Minuit, le soir* s'enchaînent pourtant comme un long film.»

C'est un sujet de fierté, donc, de pouvoir proposer des fictions originales vues par un grand nombre de téléspectateurs. Mais les préjugés sont encore tenaces. «Il y a encore un regard un peu hautain face aux artistes de la télévision», soutient Podz, qui remarque qu'on commence à peine à reconnaître le fait que le réalisateur de télé est le créateur de l'œuvre.

### Danger

Sur la différence entre la télévision et le cinéma, les positions sont très nuancées. «La télévision n'est pas l'antichambre du cinéma», soutient Jean-François Asselin. «Je rêve de faire un long métrage, mais une série de télévision dure maintenant plus longtemps (avec les DVD).»

«Un film a plus de longévité, fait plutôt valoir Podz. Je ne sais pas si les gens vont se taper la série *Rome dix fois en DVD*, mais un grand film, oui.»

Francis Leclerc soutient, lui aussi, que la série de télévision disparaît plus vite, tout en faisant remarquer qu'il reçoit encore des redevances pour son film *Mémoires affectives*, diffusé dans le monde. Ce qui ne l'empêche pas de travailler en secret à une série télé dont il serait l'auteur et le réalisateur!

Le plateau de télévision «nous amène la rapidité, la spontanéité des comédiens», indique Francis Leclerc, mais cette rapidité peut également nuire. Tous mentionnent la baisse du nombre de jours de tournage et les pressions grandissantes pour produire encore plus vite. Francis Leclerc et Alain Desrochers s'en prennent en passant à la télé-réalité. «qui abrutit les gens.»

Jean-François Asselin soutient que, même si les budgets diminuent, la qualité augmente, parce que cela force les artisans à être encore plus créatifs. Alain Desrochers lui réplique que, «dans cinq ans, un réalisateur encore plus jeune va [le] pousser dans le dos parce qu'il acceptera de travailler encore plus vite. L'industrie a de moins en moins de respect pour ses créateurs et il faudrait que nous, on se fasse plus respecter.» «D'autant plus, ajoute-t-il, que la façon de travailler au cinéma se rapproche de plus en plus du travail rapide de la télévision.»

Une nouvelle génération passionnée, donc... mais qui laisserait entrevoir, en ce mercredi soir, le danger qu'on ne puisse plus s'offrir une télévision de grande qualité dans l'avenir.

Le Devoir



Margie Gillis dans *M.Body.7*

MICHAEL SLOBODIAN

DANSE

## Histoires de femmes

FRÉDÉRIQUE DOYON

L'intense Margie Gillis a fait le saut. Pour ses 35 ans de carrière, la soliste québécoise partage (enfin!) la scène avec d'autres interprètes, soit sept femmes. Mais elle n'abandonne pas le solo pour autant puisque *M.Body.7*, présenté dans le cadre du festival Montréal en lumière, propose un collage de solos créés sur mesure pour chacune d'elles.

À ce point avancé de sa carrière immense, Margie Gillis, ambassadrice de la danse moderne, accumulait les demandes de solos sans trop savoir comment gérer tout cela. Elle a commencé par en concocter un. *At the Hem of My Northern Coastal Clouds* pour Holly Bright, directrice du festival de danse à Nanaimo, sur un arrangement sonore signé Herbie Hancock.

«Quand j'ai fini le sien, j'avais tellement eu de plaisir que je me suis mise à rêver à toutes les femmes pour qui je pourrais chorégraphier. J'ai alors pensé à tisser les solos ensemble... Ça déclenché tout le projet.» Les rêves et les visions nourrissent le discours de Margie Gillis et guident ses choix. Ces œuvres ne sont-elles pas pétrées de cette extrême sensibilité?

Après le solo pour Holly Bright et un autre inédit que la chorégraphe interprétera elle-même suivra donc *Ici*, œuvre collective tissée de solos conçus sur mesure pour huit danseuses sur la musique de Larsen Lupin. Un tout dont les parties pourront aussi vivre par elles-mêmes à l'avenir, si les interprètes le souhaitent. Pas étonnant qu'on y sente les tensions entre individus et communauté.

C'est au tour d'Anik Bissonnette, de Gioconda Barbuto, de Risa Steinberg, d'Eleanor Duckworth, routières du métier, d'entrer dans la danse de Margie Gillis. Les in-

terprètes plus jeunes, Laurence Lemieux, Emily Molnar, ex-danseuse du Ballet de British Columbia, et la fille d'Anik Bissonnette, Sandrine, 11 ans, se joignent aussi à l'aventure.

«J'avais envie de créer des danses qui transcendent l'âge; peu importe notre âge, on a quelque chose à offrir à la collectivité», confie la soliste à la longue chevelure qui, à l'approche de la soixantaine, vit les hauts et les bas du vieillissement comme une curieuse crise d'adolescence renversée.

«On a l'impression d'avoir 12 ans de nouveau, mais à rebours, quand soudainement on a des seins, les hormones dans le plafond, qu'on déteste ses parents et qu'on veut disparaître du monde, être emportée sur une autre planète. Mais une fois le choc passé, c'est excitant. Tout ce nouveau paysage à découvrir... on est comme un nouvel être. Sandrine incarne ce nouveau début.»

### Engagement

Cette sagesse du temps qui passe a aussi dicté la distribution entièrement féminine, comme une prise de conscience de la fragilité des acquis du féminisme au regard de l'histoire. «Quand on a quelque chose de précieux, on a le devoir de le défendre.»

Mais la chorégraphe a surtout choisi ses interprètes pour leur maturité, de celle qui n'est pas liée à l'âge mais à l'ouverture d'esprit (et de corps!) et à l'engagement envers soi-même et les autres. Elle cite comme exemple la participation d'Anik Bissonnette au Regroupement québécois de la danse et au Festival des arts de Saint-Sauveur, la croisade de Laurence Lemieux pour réaliser des projets audacieux au sein de sa compagnie Coleman et Lemieux alors que toute la famille (mari et enfants) baigne dans le fragile secteur de la danse, ou encore

l'enseignement à l'échelle planétaire de Risa Steinberg. Mais elle pointe aussi leur capacité à prendre des risques artistiquement. «Anik est allée complètement ailleurs, raconte-t-elle. Ce qu'elle a donné dans ce projet, sa volonté d'essayer un tout autre genre de danse, sa foi en moi m'ont beaucoup émue.»

À l'inverse, la soliste Margie Gillis connaît tellement cette individualité, qu'elle a mis toute une carrière à explorer, qu'elle sait comment faire éclater celle des autres. «J'aime voir les gens se lever debout et être uniques, être profondément eux-mêmes, dit-elle. J'ai choisi d'être soliste parce que je ne pensais pas pouvoir exiger cela des autres.»

«Ce qui est génial, c'est qu'elle met en question ces individualités, renchérit Emily Molnar. Avec Margie, il faut laisser toutes les barrières tomber, elle ne nous laisse pas mentir, elle nous met sur la corde raide sans s'en rendre compte.» La danseuse a passé assez de temps à déconstruire la danse chez William Forsythe le cérebral pour apprécier la quête opposée, et pourtant semblable, de Margie Gillis, tout entière tournée vers l'émotion, mais à un degré tel qu'elle bascule aussi dans ces zones de danse pure. «Il y a une pureté du mouvement chez elle qu'on ne voit pas souvent chez d'autres; Margie traduit tout cet espace invisible qu'on ne peut décrire. D'autres l'effleurent, elle y vit.»

Ici est l'occasion de donner accès à cet espace à tout un collectif féminin.

Le Devoir

M.BODY.7

Chorégraphies de Margie Gillis présentées dans le cadre du festival Montréal en lumière, les 29 février et 1<sup>er</sup> mars au théâtre Maisonneuve

**quatuor molinari**

**Schafer@75**

Concert pour célébrer le 75<sup>e</sup> anniversaire du compositeur R. Murray Schafer

**Quatuor n° 3-9-11**

◆

**Vendredi 29 février 2008**

**20 heures**

◆

Chapelle historique du Bon-Pasteur

100, rue Sherbrooke Est, Montréal

◆

Billets à l'entrée \$25 (\$20 aînés, \$10 étudiants)

Informations : 514-527-5515  
www.quatuormolinari.qc.ca

Partenaires: Québec, Radio-Canada, Le Devoir, CMC, ATELIER, Alford Daltour, MEMORIA

**DANSE DANSE**

SAISON 2007-2008

«NACHO DUATO COMPTE PARI MI LES MEILLEURS CHORÉGRAPHERS QUI ÉCRIVENT AUJOURD'HUI POUR DE GRANDES COMPAGNIES CLASSIQUES, ET SA COMPAGNIE MADRILÈNE SE SITUE AU TOP NIVEAU PAR LA BEAUTÉ DE SES INTERPRÈTES, LEUR BRILLANTE TECHNIQUE ET LEUR DISCIPLINE.»

*Le Figaro*

**COMPANIA NACIONAL DE DANZA**

ESPAGNE

DIRECTEUR ARTISTIQUE | NACHO DUATO

**AVEC 30 DANSEURS**

PROGRAMME TRIPLE  
TXALAPARTA  
CASTRATI  
WHITE DARKNESS

**6, 7, 8 MARS**

Salle Wilfrid-Pelletier Place des Arts  
514 942-2112 / 1 800 942-2112  
www.pda.qc.ca

Billets à partir de 25\$

**DANSE DANSE.NET**  
visionnement d'extraits vidéo

5559, PAVILLON-MONTREAL-QC  
www.theatrelicornes.com  
514.523.2246

RÉSEAU ADMISSION  
514.790.1245 ou 1.800.361.4595

Le Théâtre de La Manufacture présente **TÊTE PREMIÈRE**

de Mark O'Rowe — traduction Olivier Choimière — mise en scène Maxime Denommée

avec Sandrine Bisson — Kathleen Fortin — Dominique Ouesnel

costumes Linda Brunelle — musique originale Larsen Lupin

assistante à la mise en scène Jean Gaudreau — décor Olivier Landreville — costumes André Roux — réalisateurs Suzanne Repasseur

**TÊTE PREMIÈRE**

26 février au 29 mars '08

«C'est d'une puissance, les mots frappent, claquent, cognent. [...] Les trois comédiennes sont excellentes.»  
C'est bien meilleur le matin, SRC - 2005

«Un admirable baptême pour Maxime Denommée. [...] les trois monologues de Tête première ont toutes les chances de se ranger parmi les réalisations les plus bouleversantes de la saison.»  
Voir - 2005

«Maxime Denommée [...] démontre qu'il n'y a parfois pas mieux qu'un bon comédien pour en guider d'autres.»  
La Presse - 2005

«C'est incroyable, j'ai été renversée par le jeu et par la traduction [...] Des actrices extraordinaires [...] Je suis restée rivée à leurs lèvres. J'ai adoré ça. Je l'ai vu à la radio, SRC - 2005

«La langue de Tête première est poétique, imagée, rude et belle.»  
www.radio-canada.ca - 2005

«Le traducteur Olivier Choimière s'est approprié ce texte avec une créativité jouissante.»  
Le Devoir - 2005

## CULTURE

MUSIQUE CLASSIQUE

## Puccini vraiment mal en point?

CHRISTOPHE HUSS

L'année 2008, qui est aussi, entre autres, celle du centenaire d'Olivier Messiaen, est surtout partie pour être celle de Giacomo Puccini, le grand compositeur d'opéras né en Toscane il y a 150 ans. L'anniversaire est en décembre, mais les parutions et les polémiques vont déjà bon train...

Le premier coffret qui nous est arrivé en cette année 2008 s'intitule *Puccini, The Great Opera Collection*. En 15 CD, Decca a réuni, non pas ses plus grands enregistrements pucciniens — *Turandot* avec Sutherland et Mehta, *Madame Butterfly*, *Tosca* et *La Bohème* dirigés par Karajan —, mais les intégrales de Renata Tebaldi, gravées entre 1954 et 1962. Ce «must for all opera and Puccini fans» (c'est écrit sur une étiquette autocollante) est peut-être moins flamboyant quant à la direction orchestrale, mais il rappelle à bon escient l'art vocal très attachant de celle qui vocal présentait comme la «rivale de Callas».

Hormis *Tosca*, opéra indissociable de la personnalité de Maria Callas, je préfère nettement, sur disque, entendre la capiteuse et parfois trop aristocratique Tebaldi. Par contre, le manque de nuances de Mario del Monaco, stentor de service quand le grand styliste Carlo Bergonzi n'était pas libre, symbolise un style vocal aujourd'hui vieilli. Mais Bergonzi était disponible pour *La Bohème* et *Madame Butterfly*, deux grandes intégrales, les autres réussites du coffret étant *La Fanciulla del West* et l'excellent *Triptyque*.

Pour les spécialistes, comme Tebaldi a enregistré certains opéras à deux reprises, signalons que, contrairement au coffret de 12 CD publié pour le 80<sup>e</sup> anniversaire de la chanteuse en 2002, ce boîtier-ci privilégie les versions stéréophoniques de *La Bohème*, de *Tosca* et de *Madame Butterfly*. Un dernier mot sur le «comparaison» le plus flamboyant de ces 15 CD: il est Montréalais, s'appelle George London et campe un Scarpia d'une stature inoubliable dans l'opéra *Tosca*.

## Une crise?

L'écoute de ce coffret, les joies qu'on y ressent, mais aussi les limites qu'on y perçoit rendent dubitatif devant un article qui vient de paraître dans la revue *McLean's* et qui s'intitule «*Pauvre Puccini*»: il a tout pour lui, sauf que personne ne sait chanter sa musique. Cet élan de commiseration à l'endroit des malheurs supposés du *Poor Puccini* a retenu l'attention des médias au point qu'on en débattait sur les ondes de la Première chaîne de Radio-Canada à 15h cet après-midi à l'émission de Franco Nuovo!

L'engouement pour la musique du compositeur italien est tout à fait compréhensible. Puccini a retenu la grande leçon de *Carmen* de Bizet: ses opéras nous parlent, non pas de reines et de héros mythologiques, mais d'humains aux prises avec les vicissitudes de la vie, la pauvreté (*La Bohème*), le harcèlement sexuel (*Tosca vs Scarpia*), l'abandon (*Madame Butterfly*), la cupidité (*Gianni Schicchi*), etc.



SOURCE INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY

## Giacomo Puccini

Ces êtres suscitent l'identification, sinon la compassion du spectateur.

Y a-t-il en 2008 une crise majeure du chant puccinien? Pas à mon avis. Relever comme symbole d'une crise le fait que les stars du chant actuel que sont Renée Fleming, Anna Netrebko, Cecilia Bartoli, Rolando Villazon et Juan Diego Florez ne chantent pas ce compositeur, c'est aborder les choses de manière biaisée.

D'abord, Puccini n'a rien écrit de majeur pour une voix comme celle de Bartoli et, pour le Péruvien Florez, un ténor de rêve pour Rossini, chanter Puccini serait aussi fou que d'annoncer pour Jacques Villeneuve une reconversion dans le hockey sur glace. Pour les trois autres, leur typologie vocale les adapte idéalement à l'opéra français et à certains ouvrages de Verdi. Or, comme il y a beaucoup plus de déséquilibre entre l'offre et la demande dans Verdi, il est logique qu'ils laissent Puccini à d'autres. Angela Gheorghiu et Roberto Alagna sont à l'heure actuelle «le» couple puccinien vedette des grandes scènes, et ils seront réunis par le Metropolitan Opera dans *La Rondine* en décembre. À part *Tosca* (qui demande un sacré tempérament pour le rôle-titre), *La Fanciulla del West* et *Turandot*, l'ultime opéra de Puccini, qui a toujours posé problème parce qu'il demande un soprano et un ténor au gabarit vocal immense, distribuer un opéra de Puccini n'est pas une tâche insurmontable.

## La roue tourne

Il en va de l'opéra comme du soccer. Les stars du soccer des 25 dernières années (Platini, Maradona, Zidane, Figo, Beckham) ont été des milieux de terrain. Le tour des attaquants est sans doute venu à présent. En chant c'est pareil. Il y a 20 ans, il y avait Mirella Freni, puccinienne idéale, et Luciano Pavarotti, voix de rêve. Aujourd'hui, il y a Juan Diego Florez et Natalie Dessay, et ils chantent Donizetti. Tant mieux pour Donizetti.

Même si on tend de plus en plus à former et à reconnaître (cf. les règles du Concours musical international de Montréal) des chanteurs qui savent à peu près tout bien faire plutôt que des artistes

exceptionnels dans un domaine, et que les voix dramatiques d'école italienne sont la denrée rare de l'heure, cela ne veut en rien dire qu'on ne sait plus chanter Puccini. Et, au pire, on se rabat sur d'autres opéras. Il y a 20 ans, personne ne connaissait *La Rondine*. Ces dernières années, cet opéra a été représenté à Londres, à Milan, à Paris, à Los Angeles et le sera à New York dans quelques mois.

Quant à l'esthétique, elle varie aussi: Puccini n'a jamais écrit «in an unsubtle way», comme l'avance l'article de *McLean's*, et s'il y a une tendance aujourd'hui, c'est celle de davantage respecter les nuances, les inflexions et les phrases. Comme le résume très bien Richard Martet, rédacteur en chef d'*Opéra Magazine*: «On a sans doute perdu en termes de volume et de pure "excitation" du chant, mais il me semble que Puccini est chanté aujourd'hui de manière bien plus subtile et intelligente qu'autrefois.»

## Collaborateur du Devoir

## PUCCINI EN CINQ ENREGISTREMENTS MAJEURS

*La Bohème*: Freni, Pavarotti. Direction: Herbert von Karajan. Decca.

*Tosca*: Caballé, Carreras, Wixell. Direction: Colin Davis. Philips. *Madame Butterfly*: Scotti, Domingo, Wixell. Direction: Lorin Maazel. Sony.

*Turandot*: Sutherland, Pavarotti, Caballé. Direction: Zubin Mehta. Decca.

*Il Trittico*: Guleghina, Shicoff, Alagna, Gheorghiu, Gallardo-Domas, van Dam, etc. Direction: Antonio Pappano. EMI.

JAZZ

## Avalanche à venir

SERGE TRUFFAUT

C'est le printemps. Pas tout à fait, évidemment. Mais bon, le nombre de programmations dévoilées ces jours-ci annonce un printemps précoce, ou plutôt bien rempli sur le front musical. Entre Jazz en rafale, le Festival de Victoriaville et celui de la Casa del Popolo, l'offre sonore va se conjuguer avec l'inflation. Commençons avec Victo, comme disent les initiés.

On amorce le topo avec Victo pour la bonne et économique raison que les organisateurs font une proposition financière limitée dans le temps. Ne vous en faites surtout pas, il ne s'agit pas d'une radiation d'actifs. En deux mots et plus, leur offre est la suivante: si vous achetez un billet valable pour tous les concerts d'ici le 29 février prochain, vous débourserez 250 \$ au lieu de 350 \$. Soit un rabais de...

Bon, en échange de ce montant, vous deviendrez propriétaire d'une offre musicale à rendre fou de jalousie l'inventeur de la main invisible du marché, soit le vieux Adam Smith en personne. Songez-y: John Zorn, Jean Derome, Roscoe Mitchell, Joe McPhee, Fred Frith, René Lussier et d'autres fines lames des musiques dites actuelles seront de la partie.

Dans le cas de John Zorn, l'artiste le plus original qui soit avec David Murray, on souligne, voire on insiste sur le fait que le jeudi 15 mai il sera accompagné de Joey Baron (Yes!), de Marc Ribot (Yes!), de Cyro Baptista, de Trevor Dunn, de Jamie Saft et de Kenny Wollesen. Il sera précédé de Jean Derome et des Dangereux Zhoms + 7, c'est-à-dire la formation la plus oulipienne qui soit.

Entre le vendredi 16 et le lundi 19 mai, il y aura Fred Frith, puis... John Zorn présentera *Moonchild*. Ensuite: Joe McPhee en compagnie notamment de Raymond Boni, Roscoe Mitchell et The Note Factory, qui ont signé une superbe production sur étiquette ECM, puis René Lussier avec Martin Tétrault et Otomo Yoshihide et plusieurs autres.

Avant Victo, il y aura la série Jazz en rafale qui se tiendra à l'Espace Dell'Arte, situé au 40 de la rue Jean-talon Est. Elle se tiendra du 27 au 29 mars et du 3 au 5 avril. Le programme? Le sextet d'Yves Léveillé avec le saxophoniste, clarinetiste et virtuose du haut-bois qu'est Paul McCandless; Karen Young avec le trio du guitariste Sylvain Provost; le trompettiste et compositeur Joe Sullivan avec le saxophoniste George Carzone; le groupe Jazzlab; l'excellent quartet du pianiste François Bourassa avec le saxophoniste Rémi Bolduc



SOURCE FESTIVAL DE VICTO

## John Zorn

et Aboulaye Koné comme invité, et enfin le saxophoniste David Binney.

Après Victo, en juin, ce sera l'avalanche. Où? À la Casa del Popolo et à la Sala Rossa. La programmation de ce festival, qui se poursuit pendant tout le mois, sera annoncée prochainement. Mais pour l'heure, on sait que le Sun Ra Arkestra, le tromboniste, l'immense tromboniste Roswell Rudd ainsi que Roscoe Mitchell seront de la partie. On en reparlera.

Le Upstairs présente ce soir une formation intrigante. Celle animée par le tromboniste torontois Darren Sigsmond. À ses côtés, il y aura le saxophoniste Quinsin Nachoff, le guitariste Reg Schwager, le contrebassiste Jim Vivian et le batteur Anthony Mitchell.

Dans le dernier *Jazz Magazine*, on a retenu ce souvenir de Lee Konitz: «Je me souviens d'avoir joué du varitone [saxo électrifié] au Montmartre à Copenhague. Dexter Gordon était assis au bar et j'ai pensé: "Oh mon Dieu." Il est venu vers moi, m'a regardé de haut en disant: "Qu'est-ce que c'est que cette électronique?" Je lui ai répondu que j'avais l'impression d'être ainsi plus fort, et il a éclaté de rire.» Depuis lors, Konitz n'a jamais touché de cet instrument.

Le Devoir



Tangente  
FESTIVAL MONTREAL EN LUMIERE  
Billetterie: 514 525 1500

## FLAMENCOntemporain

Sylvie Marchand SASASA La Otra Orilla

Du 21 au 23 février 2008 à 19h30

24 février à 16h

Du 28 février au 1er mars 2008 à 19h30

2 mars à 16h

2<sup>ème</sup> semaine

à l'USINE C

du 4 au 8 mars  
5 soirs seulement!

**HISTOIRE DE MARIE**  
de Georges Brassai (FRANCE)

« Sophie Clément se révèle une Marie Malarme si bien armée qu'elle nous met K-O. »  
Lynne Cravier, ICI octobre 06

« Fondateur du Théâtre de Fortune, Jean-Marie Papapietro signe une mise en scène ingénieuse, à la fois simple et savoureuse. »  
Daphné Angiolini, Voir, octobre 06

mise en scène  
**Jean-Marie Papapietro**  
avec **Sophie Clément**

UNE CRÉATION DU THÉÂTRE DE FORTUNE EN COPRODUCTION AVEC L'USINE C. CRÉÉE EN RÉSIDENCE À L'USINE C. UNE PRÉSENTATION DE L'USINE C.

guichet 514.521.4493  
admission 514.790.1245  
www.admission.com

USINE C  
www.usine-c.com

Hydro Québec

les séries **Pro Musica**  
2007-2008

POUR LE PLAISIR DE TOUS LES MÉLOMANES

SÉRIE ÉMERAUDE  
Théâtre Maisonneuve, PDA

MOZART  
PIANO QUARTETT  
PIANO ET CORDES

**Lundi, 25 février 2008, 19h30**

PROGRAMME  
Beethoven, Quatuor n° 4, op. 16 bis  
Dvořák, Quatuor en mi bémol majeur, op. 87  
Brahms, Quatuor n° 3, en ut mineur, op. 60

Billets : 37,50 \$, 32 \$ et 18 \$ (étudiants) (taxes et redevance en sus)

Renseignements : Tél.: 514-845-0532 Téléc.: 514-845-1500  
Courriel : concerts@promusica.qc.ca

La Scène Musicale

Place des Arts  
Québec

(514) 842-2112 1-866-842-2112  
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514-790-1245

**LES VIOLONS DU ROY**

**SCHUBERT, LUPO ET LABADIE**

**DIMANCHE 9 MARS, 20H**  
CENTRE PIERRE-PELADEAU, SALLE PIERRE-MERCURE

UNE SCHUBERTIADÉ fait place au monde poétique de Franz Schubert à travers ses pages musicales les plus intimes. Les hommes de La Chapelle de Québec prêteront leurs voix au *Chant des Esprits sur les eaux* et à plusieurs autres œuvres pour chœur d'hommes. Se joindront à eux le pianiste Benedetto Lupo et la mezzo-soprano Mireille Lebel dans la ravissante *Sérénade* pour mezzo-soprano, chœur d'hommes et piano. Les quatre *Impromptus* D. 899 pour piano complètent ce tableau romantique.

**NOUVEAU! Tarif 29 ans et moins: 12,50 \$\***  
\*Frais de service en sus, voir page d'annonce.

LES VIOLONS DU ROY  
LA CHAPELLE DE QUÉBEC  
BERNARD LABADIE

billetterie Articulée  
514 844-2172  
1 866 844-2172  
ADMISSION 514 987-6919

violonsduroy.com

Partenaires de l'USINE C MONTREAL MONTREAL'S SEASON FESTIVAL

SSQ Groupe financier

Québec

LE DEVOIR

**AH HA PRODUCTIONS**  
**L'UBIQUISTE**  
5 AU 8 MARS, 20 H

HARWOOD INSTALLE AU CŒUR DE L'UBIQUISTE  
UNE VISITE DE L'ÂME HUMAINE.

CHORÉGRAPHE: ANDRÉ DE LOTBINIÈRE HARWOOD  
INTERPRÈTES: MARC BOVIN, ANDRÉ DE LOTBINIÈRE HARWOOD  
COLLABORATEURS: GUY COOLS, DIANE LABROSSE, YAN LEE CHAN

EN COPRODUCTION AVEC L'AGORA DE LA DANSE

**AGORA DE LA DANSE**  
840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE  
WWW.AGORADANSE.COM

BILLETTERIE 514 525 1500  
ADMISSION 514 790 1245

PHOTO: CHRIS RANDLE

LE DEVOIR

# DE VISU

## Art Canon

*La passion de Gilles Mahé pour les images et leur diffusion*

GILLES MAHÉ

Vox,  
centre de l'image contemporaine  
1211, boul. Saint-Laurent  
jusqu'au 15 mars 2006

MARIE-ÈVE CHARRON

Le centre Vox poursuit sur une lancée fructueuse d'expositions à caractère conceptuel. Après *Iain Baxter* et *Bill Vazan*, des expositions issues de recherches pointues apportant un éclairage inédit sur le travail de ces artistes, voici *Gilles Mahé*. Prolifique jusqu'à sa mort survenue en 1999, l'artiste français au parcours hétérogène — parfois en porte-à-faux avec le milieu de l'art — a laissé un corpus d'œuvres encore fort méconnu ici. D'où l'intérêt de cette exposition, la première au Canada, que lui consacre Vox sous la gouverne, en plus, du spécialiste Christophe Domino, celui qui a dirigé la plus importante monographie à ce jour sur le travail de Mahé (aux Éditions Jean-Michel Place, 2004).

### Travail démesuré

L'art de Mahé est fait d'images, de plusieurs images. Ces images, l'artiste les a puisées à qui mieux mieux dans les journaux, les revues, les publicités, mais il les a prises aussi avec son appareil photo ou, encore, il les a dessinées. Sur-tout, il les a reproduites, faisant souvent du photocopieur de marque Canon le précieux allié de sa démarche. Pour être plus juste, c'est moins l'image elle-même qui semble avoir intéressé Mahé que sa circulation, sa diffusion et, par conséquent, l'art comme idée communicable et non comme objet fini et unique. Que le parcours de l'artis-



365 images (déposition 1997), de Gilles Mahé. Détail de l'accrochage, installation du centre d'art Le Quartier, Quimper, 2001

te ait débuté du côté des magazines et de la publicité semble par ailleurs aller de soi.

La passion de Mahé pour les images et leur présentation s'impose avec *Capital d'essais* (1989-2008), une installation qui réunit rien de moins que 8000 documents photocopiés tirés de sa collection personnelle accumulée pendant 17 ans. Cette banque d'images est offerte à

la consultation par les visiteurs, qui entrent chez Vox comme dans une salle de lecture. Dépourvus de légende et sans ordre apparent au sein des 110 boîtes d'archives qui les réunissent, les documents donnent à voir de tout, de l'image journalistique à la photo de famille en passant par des cartons de vernissage des expositions de l'artiste.

Suivant le protocole de présenta-

tion laissé par l'artiste, cette quantité déjà affolante de documents

n'est qu'un «ensemble primaire» appelé à évoluer grâce à une «méta-production» générée par les visiteurs eux-mêmes, invités, chez Vox, à numériser les documents de leur choix, qui finiront ensuite dans un cartable. Si certains se sont déjà prêtés au jeu, semble-t-il avec plaisir, il reste que l'ensemble du projet pourra en rebouter certains, précisément à cause de cette manière de ramener des documents de provenances diverses sur le même plan. Par quel bout prendre ce capital visuel pourtant généreusement livré au partage?

Certes paramétré, le système de l'œuvre est en effet largement ouvert. Trop, peut-être. Du coup, 365 images (Déposition 1997) amuse davantage tout en permettant de saisir la démarche de l'artiste. Dans cette vidéo de 1999, Mahé, en hors-champ, dépose nonchalamment sur une même surface 365 images qu'il commente une à une, hésitant parfois ou oubliant des informations. Quoique restreinte, cette portion d'images légendées verbalement permet de saisir la démesure du travail (la vidéo dure 75 minutes) et les très nombreuses allusions autoréférentielles (à l'artiste et à ses projets), au demeurant plus à s'avérer ironique que sérieuse. Initialement, le projet de 365 images proposait d'ailleurs aux visiteurs d'élaborer eux-mêmes le commentaire verbal sur les images, l'artiste préférant encore une fois leur laisser le loisir de s'approprier le sens.

### Valeur de l'art

L'artiste apparaît donc comme un embrayeur de situations (à la fois ancrées dans son univers quotidien ou personnel et accessibles à l'autre), un intermédiaire dans une logique de diffusion qu'il souhaite ludique et lucide; inséparables des processus d'échanges et de transactions qui les ont vu naître, les projets de Gilles Mahé font la démonstration des recoupements qui existent entre l'économie générale et l'économie symbolique de l'art. Emblématique de cela, le projet *Art/Gens* (1990-1991), conçu dans le cadre de l'exposition collective *Art&Pub* au Centre Georges-Pompidou et dont la documentation est présentée chez Vox (le dispositif n'existant plus).

Avec son slogan «faites une œuvre d'art avec votre argent» et son dispositif de présentation, un stand flanqué de son préposé, l'œuvre emprunte directement à l'esthétique entrepreneuriale. Ils ont été 700 individus à alimenter le dispositif, qui consistait à photocopier un billet d'argent, ou un chèque, du montant désiré. En échange de la photocopie, authentifiée comme œuvre d'art originale, le participant se départait de son billet réel, lequel, dès lors, devenait sa contribution financière pour acquérir l'œuvre.

Production instantanée et achat immédiat, la transaction se trouve consommée sans détour et symétriquement, l'artiste ayant, par son dispositif, réduit au maximum l'écart entre la réalisation de l'œuvre et son acquisition par le collectionneur. À travers cette contraction des étapes au sein de l'espace d'exposition, Mahé leur a toutes attribué une importance égale, l'art étant tributaire de tout cela.

Dans *Prix choc* (1994-1995), l'artiste a plutôt choisi de multiplier les intermédiaires et d'étendre temporellement la réalisation. Le projet commence avec une pile d'affichettes promotionnelles trouvées par Mahé dans un commerce. Il les a ensuite envoyées personnellement à des individus à qui il a demandé de les lacérer, à la manière de l'artiste Jacques Villeglé, d'ailleurs lui aussi dans le coup. Mahé les a ensuite marouflées sur toile pour finalement les accumuler au mur, donnant une mosaïque jaune et noire. Toutes les étapes ont contribué à l'indexation du document initial, un vulgaire multiple.

Remettant ainsi en question autant les mécanismes de fixation de la valeur de l'art que le statut de l'œuvre et de l'artiste, les filiations du travail de Mahé remontent, de toute évidence, à Warhol. Il apparaît aussi, à l'instar de Iain Baxter et de N.E. Thing Co., que le travail de Gilles Mahé est un jalon important qui précède de nombreuses pratiques artistiques actuelles mimant ou adoptant les stratégies commerciales. À travers des projets bien ciblés, l'exposition chez Vox permet d'en prendre connaissance. Si certains de ces projets n'échappent pas à une présentation de type muséal, *Capital d'essais* continue de générer sa production, même en l'absence de l'artiste, qui anticipait peut-être ainsi les visées rétrospectives que l'on réserverait un jour à son travail.

Collaboratrice du Devoir

## RECONSTITUTIONS RE

Commissaire John Zeppetelli

du 22 février au 25 mai 2008

Nancy Davenport Stan Douglas  
Harun Farocki Ann Lislegaard  
Paul Pfeiffer Kerry Tribe



NANCY DAVENPORT - WEEKEND CAMPUS. Photo : Court. de l'artiste

DHC/ART Foundation for Contemporary Art / Fondation pour l'art contemporain  
451, RUE ST-JEAN, MONTRÉAL (QUÉBEC) CANADA TEL : 514.849.3742 WWW.DHC-ART.ORG

DHC ART



ALEX MCLEAN

Gilles Mahé à la photocopieuse dans le contexte de l'exposition Extra-Rapide / Vite Vraiment, 1987

CENTRE DE CREATIVITE Gesu 1200, rue de Bleury, Montréal www.gesu.net  
514.861.4378

Raymond FURLOTTE

Océan bleu  
Installation Du 23 janvier au 9 avril 2008

Publié par le Devoir



Dévoiler ou dissimuler ?

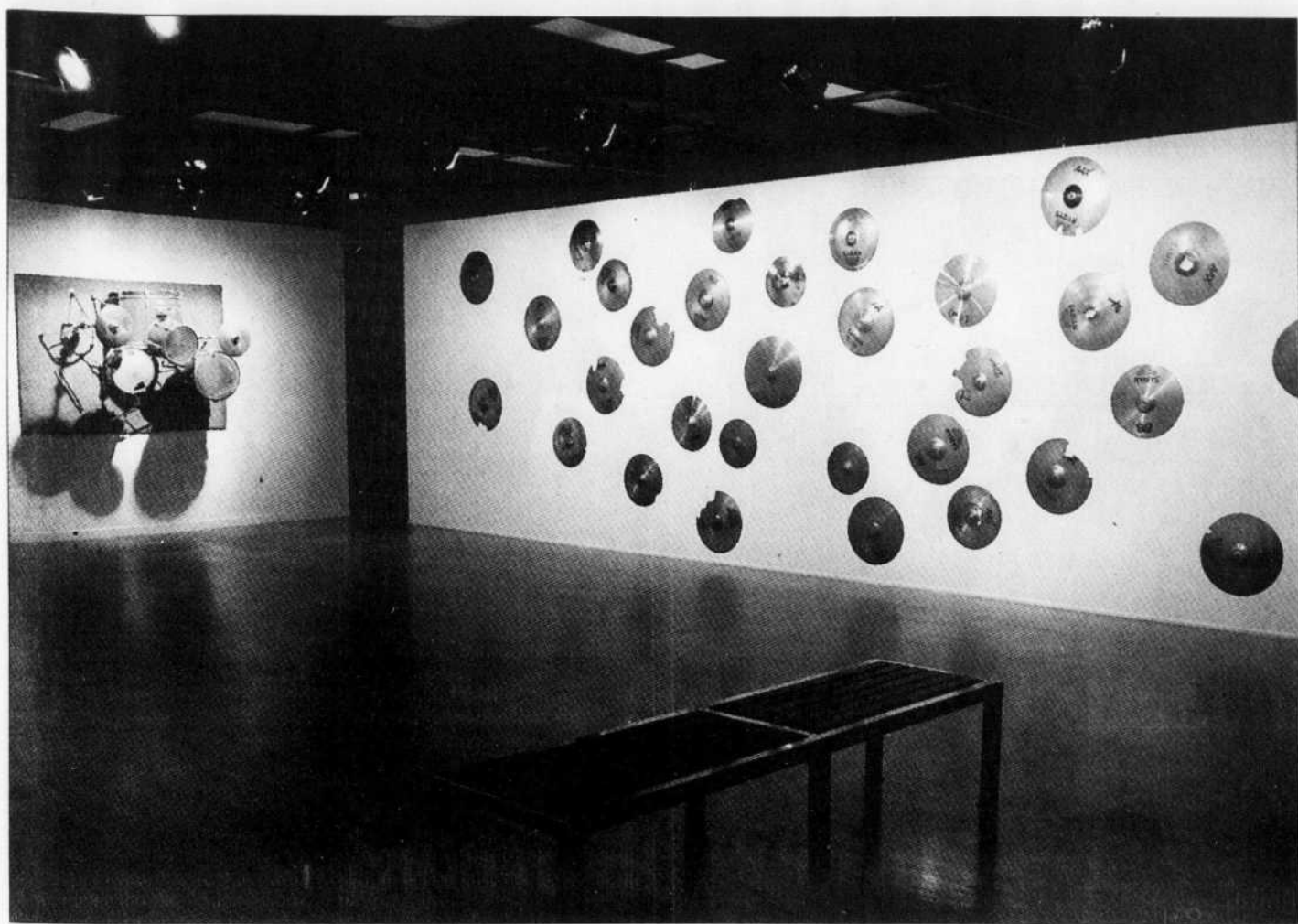
Une exposition provocante qui explore les perceptions historiques de la pudeur et de l'audace en matière de mode féminine.

The Gazette  
AIR CANADA

MUSÉE McCORD  
LA OÙ l'HISTOIRE PREND vie

690, rue Sherbrooke Ouest  
514 398-7100  
Métro McGill  
www.musee-mccord.qc.ca

## DE VISU



Dans l'installation *Caméra Orchestra* de Sébastien Pesot, la batterie, centrale à la partie vidéographique, trône, avec tous ses morceaux, sur un des murs. Elle est renversée, aplatie, faisant de la paroi un plancher.

EXPOSITIONS

## Sortir de l'écran

## CAMÉRA ORCHESTRA

Sébastien Pesot  
Maison de la culture Côte-des-Neiges, 5290, chemin de la Côte-des-Neiges, jusqu'au 16 mars.

## JÉRÔME DELGADO

De l'écran à la salle. Ou, plus concrètement, de la monobande à l'installation. De l'œuvre 2D limitée à son cadre à un triptyque où le son voyage sans gêne, d'un plan à l'autre. Avec *Caméra Orchestra*, la pratique de Sébastien Pesot, diffusée depuis dix ans à travers les festivals vidéo et/ou cinéma, prend désormais forme en dehors de l'écran.

Vidéaste prolifique, Sébastien Pesot n'avait pour ainsi dire jamais tenu d'exposition, jusqu'à cette première « installation ». Dévoilée d'abord dans « sa » région, en Estrie (la galerie Horace, à Sherbrooke), en 2006, voici maintenant *Caméra Orchestra* à Montréal, une pièce multipartite portée par la déconstruction de l'image vidéo — à moins que ce ne soit la construction d'une performance musicale fort originale.

## L'ordonnance d'un certain chaos

La visite de la Maison de la culture Côte-des-Neiges débute par une autre œuvre, la monobande *Ciao Chaos*, sorte de point final autobiographique, d'après le communiqué, à un travail élaboré sous cette forme. Musicien, membre fondateur de *Perte de signal*, collectif qu'il a depuis quitté, Pesot sera néanmoins de la très attendue *Manif d'art 4* avec une autre bande vidéo, *Démocratie*, tirée du lointain Sommet des Amériques de Québec. Aussi bien dire que *Caméra Orchestra* est la base d'une carrière encore à venir.

La déconstruction de l'image, de la narrativité, est bien sûr un fait acquis depuis longtemps, particulièrement depuis l'avènement de l'art vidéo. La particularité de cette œuvre tient davantage dans l'exploration du synchronisme. Dans l'ordonnance d'un certain chaos.

Trois écrans, alignés sur un mur, diffusent ce que l'on peut percevoir comme une seule et même bande son. Pourtant, chaque écran a sa musique, tout comme elle a sa propre image, sa propre histoire.

Dans la vidéo du centre, un batteur sans visage s'exécute, cherchant à donner le tempo. Sur les deux autres écrans, un homme toujours sans identité, mais que l'on suppose être l'artiste, s'affaire à des activités dénuées de sens apparent, sinon celui de créer du bruit avec du banal (des boîtes en carton) et avec des gestes quotidiens (scier, clouer, rouler à vélo). Cette composition tripartite a des airs d'œuvre religieuse: au centre

le Christ, le sacré; à ses côtés, les véritables pêcheurs. Le *drum* repose même sur une estrade, plus élevé, et les scènes latérales tiennent souvent du vandalisme: boîtes détruites, écrasées, cymbales lancées...

Mises ensemble, orchestrées par la caméra comme l'exprime le titre, les trois sources sonores créent la musique. L'exercice frôle la démonstration technique — la musicalité tient sur un fil très mince grâce à l'habileté du montage. Sa richesse se trouve ailleurs.

*Caméra Orchestra*, à l'instar de la *camera obscura* en photographie qu'elle évoque, peut être vue comme une boîte où sont imprimés images et sons. Surtout, elle remet en question les *a priori*, l'habitude que l'on a de se contenter des apparences. Un son ne va pas nécessairement avec l'image que l'on pense. Qu'est-ce qui vient en premier, le son ou l'image? Est-ce parce que l'on voit un musicien que l'on entend de la musique?

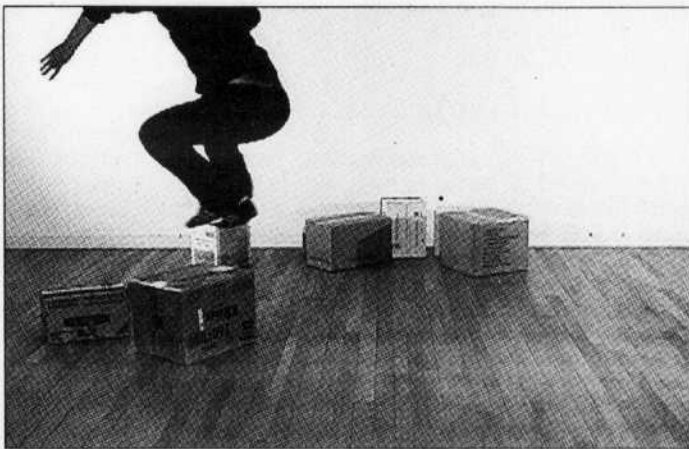
Ce choix de confondre les sens a à voir avec le goût de bousculer les hiérarchies, l'ouïe étant secondaire aux côtés de la vue. Même si ce n'est guère nouveau, l'idée de puiser de la poésie dans des objets ordinaires reste fascinante. Le caractère ludique, voire jubilatoire et libérateur dans l'acte de destruction, n'est pas simpliste. Pesot s'attaque à la matérialité de l'objet, la désacralise, le geste destructeur atteignant le noble statut de créateur.

Installation, *Caméra Orchestra* l'est sans doute par son caractère polymorphe, composée qu'elle est dans sa version montréalaise de quatre éléments. Un élément par mur, comme si le fait d'occuper un espace galerie se limitait à ça. Le reste de la salle, le sol, n'est que lieu de passage. La batterie, centrale à la partie vidéographique, trône même, avec tous ses morceaux, sur un des murs. Elle est renversée, aplatie, faisant de la paroi un plancher. Elle est comme une image. Précieuse image, pour un objet devenu fétiche.

L'essentiel de l'œuvre n'est pas là, heureusement. En fait, l'œuvre pourrait s'en tenir à son volet vidéo. Le reste, autant la présence de la batterie que les cymbales abîmées et les photos de celles-ci que l'artiste a accrochées aussi sur les murs, n'a, au mieux, qu'une fonction décorative.

Sébastien Pesot a bien voulu occuper l'espace, dépasser le stade de la projection propre à la vidéo. Il est curieux de constater que c'est dans son volet le plus élémentaire, dans l'essence même de la projection, qu'il y réussit. L'installation vidéo, parfois, peut exister par le simple fait de faire déborder le son de son cadre.

Collaborateur du Devoir



Dans la vidéo du centre, un batteur sans visage s'exécute, cherchant à donner le tempo. Sur les deux autres écrans, un homme toujours sans identité, mais que l'on suppose être l'artiste, s'affaire à des activités dénuées de sens apparent, sinon celui de créer du bruit avec du banal (des boîtes en carton) et avec des gestes quotidiens (scier, clouer, rouler à vélo).



Un des murs de l'installation *Caméra Orchestra*

CINÉMA

## André Téchiné, entre l'intime et le collectif

Son film *Les Témoins* prend l'affiche dans nos salles vendredi prochain

ODILE TREMBLAY

André Téchiné a beau être un cinéaste phare du cinéma français, avec un regard à la fois inquiet et utopique sur sa société et sur l'histoire en marche, en transgression constante, c'est sa simplicité et sa courtoisie qui frappent en entrevue quand on le rencontre à Paris, pour son dernier film, *Les Témoins*, abordant la vague du sida. Depuis le temps qu'il hante le cinéma français avec des œuvres exigeantes, où les destins individuels se heurtent aux cruautés et aux grandeurs de l'Histoire, ses préoccupations de créateur et de témoin dominent sa conversation et manifestent son esprit. Quarante ans de carrière, une vingtaine de films, certains moins convaincants, comme *Les temps qui changent*, son long métrage précédent qui réunissait à Tanger Gérard Depardieu et Catherine Deneuve, mais toujours ce souci d'ouvrir sur des réalités qui baignent et dépassent l'individu.

Le cinéaste de *Ma saison préférée* et des *Egarés* refuse de se percevoir comme un sociologue du cinéma. N'empêche qu'il revient souvent sur le passé, qu'il analyse à la lumière du présent, tout en insérant ses valeurs de partage, à ses yeux salvatrices, et en remontant les racines de sa vie. « Dans *Les Egarés*, j'avais abordé l'exode des familles, juste avant l'Occupation, un point capital de mon enfance, rappelle-t-il. Dans *Les Roseaux sauvages*, je montrais comment la guerre d'Algérie a touché la France profonde. Toujours, il faut que ces sujets s'incarnent dans des êtres de chair et de sang. »

## Toujours d'actualité

Au cours des années 80, des proches du cinéaste furent emportés par le sida. Il s'estimaient fort chanceux d'y avoir échappé. « Je me suis aperçu qu'on avait vécu l'épidémie comme l'attaque des Martiens sur la communauté homosexuelle, surtout, mais sur d'autres minorités aussi. Cette calamité venait frapper de plein fouet une sexualité libre. Et comment alors éviter le côté doloriste? »

Dès les débuts de la vague, il voulait aborder le sujet à l'écran, mais les producteurs craignaient, à tort ou à raison, qu'un film sur la question ne fasse fuir les spectateurs. Lui-même ignorait par quel bout attaquer le drame. En fait, peu de films français ont traité du sida. *Les Nuits fauves* de Cyril Collard fit peu d'émules. Et André Téchiné gardait ce sujet encore tabou dans sa manche. « J'avais un devoir de mémoire, dit-il, mais pas question de réaliser un film mortifère, un requiem ou une œuvre mélancolique. »

*Les Témoins*, donnant la vedette à Michel Blanc, Emmanuelle Béart, Sami Bouajila, Julie Depardieu et Johan Libéreau, situe son action à Paris en 1984. Un jeune homosexuel infecté transformera la vie d'un couple libre et marié, comme celle d'un médecin quinquagénaire. « Mes personnages aspirent au bonheur et ils y aspirent hors du conformisme », explique Téchiné. Manu, le jeune homosexuel, il l'a décrit longtemps joyeux et espère que ces scènes de bonheur colorent le film davantage que la maladie ou la mort. Comme cette solitude, omniprésente, qu'il refuse de



MYCHELLE DANIAU AFP

André Téchiné

voir comme une capitulation, plutôt une forme de résistance aux pressions sociales.

Ses héros vivent l'amour et la sexualité à leur manière, mais Téchiné refuse de les réduire à leur orientation sexuelle. Il s'intéresse d'abord à leur liberté, cette part lumineuse qui le fascine. Les années 70 et 80, il les définit comme « les beaux jours d'une sexualité coupée du puritanisme, sans honte. »

Aux yeux de Téchiné, le sida a transformé les mœurs. « L'émancipation sexuelle de l'individu fut alors fauchée net. Le conformisme est le grand ennemi de l'évolution et de la conscience, qui gagna du terrain et l'occupe toujours. Je ne suis même pas sûr que le sida ne soit pas encore d'actualité. Il reste des sites de propagation, en particulier dans les communautés homosexuelles non protégées. Sans compter l'Afrique... »

Des malades, il en existe encore, mais le sujet est redevenu souterrain après la découverte des médicaments qui maintiennent les séropositifs en vie dans les pays riches.

Emmanuelle Béart incarne une femme écrivain qui rejette son enfant et refuse le carcan étroit de la monogamie. « En France, certains spectateurs la jugeaient antipathique parce que mère imparfaite, une réalité tabou, mais la maternité réclame un temps d'adaptation. D'ailleurs, je m'étais inspiré de femmes créatrices proches de moi. »

Créer des liens entre l'intime et le collectif, à travers des personnages reliés les uns aux autres, tel est sa démarche pour *Les Témoins*. « Dans un monde où chacun reste chez soi, on ne peut que souhaiter ce contact des humains entre eux », estime-t-il, tissant à travers la fiction des réseaux qui n'existent pas nécessairement dans la vie.

Téchiné continue d'arrimer les brouhahas collectifs aux destins individuels. Son prochain film, *La Fille du RER*, s'est inspiré d'un fait divers. Une jeune fille s'était déclarée (faussement) victime d'une agression antisémite dans le RER, et son histoire avait fait le tour des journaux sans vérification, tant la demoiselle constituait une victime exemplaire.

Il faut dire que, dans l'univers de Téchiné, les faits divers sont toujours des révélateurs de société.

Le Devoir

Odile Tremblay était à Paris l'invitée d'Unifrance Film pour cette entrevue.

BIBLIOTHÈQUE ET ARCHIVES NATIONALES DU QUÉBEC  
EN COLLABORATION AVEC SCIENCE POUR TOUS  
vous invite à assister à la conférence

## L'action humanitaire et la recherche scientifique

prononcée par le Dr Réjean Thomas,  
président de la clinique médicale l'Actuel et fondateur de  
Médecins du monde Canada

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque le mardi  
26 février à 19 h

Entrée libre dans la limite des 300 places disponibles

www.banq.qc.ca

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal  
514 873-1100 ou 1 800 353-9028

Science  
pour  
Tous!

Bibliothèque  
et Archives  
nationales

Québec

## L'AGENDA

L'HORAIRE TÉLÉ,  
LE GUIDE DE VOS SOIRÉES

Gratuit dans Le Devoir du samedi

# Cinéma

**excentris**  
EX-CENTRIS.COM / 514.847.2206  
NOUS, LES VIVANTS / ROY ANDERSSON  
15h45 19h20 21h10

**4 NOMINATIONS AUX CÉSAR**  
dont **Meilleur Réalisateur • Meilleur Acteur**

★★★★★ L'Humanité  
★★★★★ Première  
★★★★★ Postif  
★★★★★ Libération  
★★★★★ «Voir-à-Lare.com»  
★★★★★ Les Inrockuptibles  
★★★★★ Cahiers du Cinéma  
★★★★★ Elle  
★★★★★ Le Nouvel Observateur

«Vertigineux, excitant, intelligent, magnifique, vivant!»  
Libération

«Peut-être le film le plus émouvant jamais réalisé par André Téchiné.»  
Cahiers du cinéma

«Magnifique!» Le Nouvel Observateur  
«Admirable!» Elle

«Une ode à la vie et à l'amour.»  
29 Minutes

«À la fois magnifique et indispensable.»  
Les Inrockuptibles

Michel Blanc, Emmanuelle Béart, Sami Bouajila, Julie Depardieu, Johan Libéreau

**les témoins**  
un film de André Téchiné metropole

**DÈS LE VENDREDI 29 FÉVRIER**

FILM DE LANCEMENT DU FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM POUR ENFANTS DE MONTRÉAL

«LE film familial à voir de toute urgence!»  
M.Cinéma.com

**LES TROIS BRIGANDS**  
PAR LA SCÈNE DE TOMI URSBERGER

FIFEM Album publié à l'école des loisirs. Disponible en librairie metropole

**DÈS LE VENDREDI 29 FÉVRIER**

**NOMINATION AUX OSCARS**  
MEILLEUR FILM EN LANGUE ÉTRANGÈRE

FESTIVAL DU FILM DE TORONTO SELECTION OFFICIELLE  
57<sup>e</sup> Compétition  
FESTIVAL DU FILM DE TELLUKIDE SELECTION OFFICIELLE

«ORIGINAL, ACCOMPLI, L'HISTOIRE D'UN SURVIVANT QUI FAIT PÂLIR LA LISTE DE SCHINDLER.»  
ENTERTAINMENT WEEKLY

«DE LA MÊME MOUTURE QUE LA VIE DES AUTRES.»  
MAGAZINE LE CLAP

«FASCINANT!»  
TELECOMORS

«DES INTERPRÈTES EXCEPTIONNELS!»  
LE PARISIEN

«AMBITIEUX ET PROVOCANT.»  
IBC

«C'EST UNE OEUVRE CINÉMATOGRAPHIQUE DE PREMIÈRE CLASSE QUI PLAIRA À CEUX QUI ONT AIMÉ LA VIE DES AUTRES.»  
TIMES

Un maître de la contrefaçon mis au travail par les Nazis.  
Une histoire de survie comme vous n'en avez jamais vue.

LA PLUS GRANDE OPÉRATION DE CONTREFAÇON DE L'HISTOIRE

**LES FAUSSAIRES**  
INSPIRÉ D'UNE HISTOIRE VRAIE

version originale allemande avec sous-titres de DIE FÄLSCHER  
Un film de STEFAN RUZOWITZKY metropole  
http://www.sonyclassics.com/thecounterfeiters/

**PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE**

version originale allemande avec sous-titres français  
CINÉPLEX DIVERTISSEMENT  
QUARTIER LATIN  
version originale allemande avec sous-titres anglais  
CINÉMAS AMC  
LE FORUM 22



Be Kind Rewind est une fable nostalgique, brouillonne, farcie de références populaires colorées et surtout passées à la moulinette Gondry, la plus amusante qui soit.

## Joyeux bric-à-brac

**BE KIND REWIND**  
Réalisation et scénario: Michel Gondry. Avec Jack Black, Mos Def, Danny Glover, Mia Farrow, Melonie Diaz. Image: Ellen Kuras. Montage: Jeff Buchanan. Musique: Jean-Michel Bernard. États-Unis, 2008, 101 min.

film avec le scénariste Charlie Kaufman, *Eternal Sunshine of the Spotless Mind*, Gondry fait maintenant cavalier seul. Devant *The Science of Sleep*, on le sentait déjà orphelin, jamais en manque d'idées visuelles fortes, souvent en panne de direction narrative claire au milieu du chaos. C'est la même impression qui se dégage de *Be Kind Rewind*, une fable nostalgique, brouillonne, farcie de références populaires colorées et surtout passées à la moulinette Gondry, la plus amusante qui soit.

Il n'y avait que lui pour imaginer que, dans une petite ville du New Jersey, un commerce survit, à l'heure du DVD, grâce aux recettes de location de cassettes VHS... Cet ancien temple de jazz est aujourd'hui menacé par le pic des démolisseurs, mais le propriétaire des lieux (Danny Glover) refuse d'abdiquer. Et c'est en son absence qu'un incident curieux bouleverse le train-train du club. Jerry (Jack Black, qui en fait des tonnes), un habitué des lieux et

copain de Mike (Mos Def), le commis, reçoit une forte décharge électrique et, par sa seule présence, provoque l'effacement de toutes les bandes magnétoscopiques. Une fidèle cliente (Mia Farrow, candide) tient à voir *Ghostbusters*? Qu'à cela ne tienne, en 24 heures les deux hommes s'emparent d'une caméra bon marché et tournent leur propre version. Le succès est tel qu'une vaste entreprise de recyclage commence: *2001, Men in Black, Carrie* et *We Were Kings* sont revisités par Jerry et Mike sous le soleil blafard du New Jersey, entre une rue aux façades en décrépitude et un garage déginglé.

Avant d'arriver à ces délires contrôlés comme autant de clips dont Gondry a le secret (il a fait sa marque en servant aussi bien les chanteuses Björk et Kylie Minogue que les jeans Levi's), le cinéaste s'embrouille dans une intrigue croulant sous le bavardage adolescent, dénonçant sans conviction l'effacement de la mé-

moire historique d'une société. Le thème n'est pas nouveau dans ses films, mais entre les facéties de Jack Black et l'apparition tonitrue de quelques méchants (dont une féroce Sigourney Weaver en gardienne de l'empire hollywoodien), on ne peut que s'accrocher à ces savoureux moments de cinéma réinventé.

Il s'aventure *Be Kind Rewind* d'un naufrage qui paraissait inévitable dans les vingt premières minutes, montrant tout le savoir-faire d'un créateur imaginaire et irrévérencieux, ne craignant pas de dévoiler ses trucs pour mieux célébrer la magie de son art. Au-delà des références qui raviront les cinéphiles, et pas nécessairement les plus snobs, et d'une finale où Gondry célèbre le plaisir communautaire du cinéma, ce joyeux bric-à-brac pourrait même se savourer en pièces détachées, en morceaux choisis. Gondry le clippeur n'en serait ni froissé ni étonné.

Collaborateur du Devoir

## Petit précis freudien pas particulièrement éclairant

**LE SERPENT**  
D'Éric Barbier. Avec Yvan Attal, Guillaume Cornillac, Pierre Richard, Mina Haapkyla, Simon Abkarian. Scénario: Éric Barbier, Trần Minh Nam, Marie Eynard, d'après le roman de Ted Lewis. Image: Jérôme Robert. Montage: Véronique Lange. Musique: Renaud Barbier. France, 2006, 119 min.



Le Serpent se résume à un exercice de style fastidieux.

**MARTIN BILODEAU**  
Yvan Attal a la tête d'un faux coupable pas complètement net, Clovis Cornillac, celle d'une crapule pas unilatéralement mauvaise. Conséquence, *Le Serpent* ne porte pas tant sur ce qui oppose leurs personnages que sur ce qui les rapproche. Au-delà de ce parti pris théorique, le film d'Éric Barbier (*Le Brasier*) se résume, en pratique, à un exercice de style fastidieux, voire à un petit précis freudien pas particulièrement neuf ou éclairant.

Barbier a renversé la perspective de *Plender*, roman de Ted Lewis (*Get Carter*) duquel il a tiré son film. Dans le roman, l'auteur prenait le parti du bourreau, Joseph Plender (joué ici par un Cornillac inspiré), un détective privé rusé qui pleure en silence sa maman récemment trépassée en assouvissant une vengeance dont on ne connaît pas les motivations qu'au quatrième

acte. Vincent Mandel (Attal, toujours pareil), photographe de mode, au centre d'une dispute de séparation avec son épouse allemande au sujet de la garde de leur fille, tombe dans le piège tendu par son ancien camarade de classe, qui feint coïncidence et retrouvailles après avoir embouti sa voiture de luxe. Sexe compromettant dans son studio avec une belle modèle

envoyée pour le faire tomber, drogue dans son verre pour qu'il tombe encore plus bas, et le voilà parti pour une virée rock'n'roll, fuyant son adversaire dont il cherche à comprendre les agissements et la justice, qui resserre son étai sur lui à la suite d'un meurtre crapuleux dont tous les indices mènent commodément à lui.

Qui est bon, qui est méchant? Qui vivra verra. Ou plutôt, qui survivra à l'épreuve de ce *Caché* sans cachet, voire de ce *Cape Fear* au foie gras farci d'invéraisemblances et d'effets de mise en scène artificiels, comprendra. Qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans ce thriller à l'américaine sans la musique, à la française sans la chanson. Si l'imitation est la plus belle forme d'hommage qui soit, on se demande lequel, de Hitchcock ou de Verneuil, Éric Barbier voulait vraiment épater. Le spectateur, pour sa part, se sent un peu exclu de l'hommage.

Collaborateur du Devoir

**Bibliothèque et Archives nationales du Québec**  
vous invite à assister à la conférence

**La mesure d'un continent**

prononcée par Denis Vaugeois, éditeur, historien, auteur de nombreux ouvrages et coauteur de l'ouvrage *La mesure d'un continent : atlas historique de l'Amérique du Nord, 1492-1814*, publié par les éditions du Septentrion en collaboration avec BANQ

à l'Auditorium de la Grande Bibliothèque  
le jeudi 28 février à 19 h

475, boul. De Maisonneuve Est, Montréal  
Métro Berri-UQAM  
Renseignements : 514 873-1100 ou 1 800 363-9028

Entrée libre  
www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales  
Québec

**MAINTENANT EN DVD**  
 K-FILMS AMÉRIQUE  
 Grand Prix Hydro-Québec  
 Prix du public 2007, Coup de cœur  
**UNE HISTOIRE D'AMOUR BOULEVERSAUTE**  
*Le bonheur d'Emma*

# Cinéma

K-FILMS AMÉRIQUE  
**René Bail**, pionnier du cinéma québécois, à l'âge de 40 ans, est victime d'un accident de moto qui le laisse brûlé sur la moitié du corps. Le film relate sa vie exceptionnelle.  
 UN FILM DE PASCALE FERLAND  
**Adagio pour un gars de bicyclette**

## Dans l'œil du caméléon

Contre-enquête, premier long métrage de Frank Mancuso, gagne nos écrans vendredi prochain

ODILE TREMBLAY

Laurent Lucas est un des rares acteurs à travailler à haute fréquence des deux côtés de la mare atlantique. L'interprète français, en vedette ici dans *Sur les traces d'Igor Rizzi* de Noël Mitrani, dans *La Capture* de Carole Laure, dans *Toi* de François Delisle et bientôt dans *Maman est chez le coiffeur* de Léa Pool, a beau avoir fondé une famille à Montréal et jouer au hockey avec ses enfants, le cinéma hexagonal ne l'a jamais oublié. Ses rôles dans *Harry, un ami qui vous veut du bien*, *Lemming*, *Qui a tué Bambi?*, etc., demeurent inscrits dans la mémoire cinéphilique française. Et le téléphone sonne en provenance de Paris, avec des rôles au bout.

On le verra dès vendredi dans le film *Contre-enquête* du Français Frank Mancuso, le plus souvent au fond d'une cellule, écrivant au père de l'enfant qu'il est accusé d'avoir tué. Coupable? Innocent? Le flottement est au programme. En vedette: Jean Dujardin incarne le père endeuillé et révolté, policier de son état.

### Ambigu

Lucas incarne le suspect, seul dans une cellule de prison. Une courte scène l'opposera à Dujardin. Il aime travailler en studio, surtout dans ce faux silence où l'espace sonore sera occupé par la voix hors champ.

«Je ne suis pas si ambigu que ça, assure Laurent Lucas. Mais mon visage n'est pas très expressif, si bien que les gens projettent ce qu'ils veulent dessus. J'ai été élevé dans le silence et l'observation. D'où mon masque.»

Mais ce sourire incédés, aux contours qui retroussent...

C'est d'ailleurs l'avis du cinéaste Frank Mancuso, rencontré en janvier à Paris, qui imagina tout de suite Lucas dans le rôle du vrai ou faux méchant. «Il a une drôle de tronche, avec ce regard ambigu qui peut être inquiétant.»

Frank Mancuso fut flic durant vingt ans à la Police judiciaire, aux stupéfiants, à la répression du banditisme à la division antiterroriste. En 1990, alors en service au Quai des orfèvres à Paris,

il a servi de consultant puis de scénariste sur une série télé, participant ensuite au scénario de *36, quai des Orfèvres* d'Olivier Marchal. L'intrigue collait à son univers familial, plein de danger et d'excitation, celui des policiers et des bandits qu'ils traquent.

Aux yeux de Laurent Lucas, Mancuso est un grand flic, un homme qui s'est collé à ses situations extrêmes et en a tiré cette prestance et cette connaissance intime des pires pulsions humaines. Mancuso m'explique qu'un policier doit être un caméléon qui s'habille et se comporte comme ceux qu'il traque en les croisant sur le terrain mais qui se met un beau costume au bureau. Comme Dujardin dans ce *Contre-enquête*.

Mancuso voulait aborder le thème de la vengeance, mais en montrant à quel point elle est ardue et coûte cher à son auteur. «Mon scénario est crédible, assure-t-il. Je me suis inspiré de ces pa-

rents croisés sur ma route, qui ne pouvaient faire leur deuil de leurs enfants assassinés. Ces meurtres d'enfants sont les plus terribles à traiter dans le métier. Et comme père, je m'identifie aux parents. Dans la vie, tout peut basculer en un instant. C'est ce que l'expérience m'a enseigné. Mon personnage est déchiré entre ses devoirs policiers et sa douleur paternelle. Cette tension m'apparaissait un excellent départ d'intrigue.»

Mancuso voulait dès le départ Jean Dujardin pour incarner cet alter ego. L'acteur a rencontré des flics, les a écoutés. «Mancuso m'a fait gommer mon côté cynique, explique Dujardin. Je ne pouvais me cacher derrière un ricanement. Et ce drame humain m'a happé.»

Le film fut assez mal accueilli en France. Certains lui ont reproché son rythme, d'autres ont attaqué le fond de l'intrigue, à cause du flic qui se fait justice lui-même.

Jean Dujardin, l'interprète du flic en question, s'en avouait révolté. «J'ai même entendu dire que c'était un film facho. Mais le héros que j'incarne est un homme désespéré, qui ne se prétend un modèle pour personne. Il dit même: "Je suis déjà mort."»

En tout cas, Frank Mancuso n'a pas remis son crayon. Il prépare le scénario d'un polar métaphysique, une histoire qui jonglera avec la disparition d'une femme sur la route des vacances. L'histoire du couple d'Anglais qui a perdu sa fille au Portugal lui a inspiré cette aventure, dans laquelle rêve, expérience et fait divers se donneront rendez-vous à l'écran.

### Le Devoir

Odile Tremblay était l'invitée d'UniFrance Film pour réaliser à Paris les entretiens avec Jean Dujardin et Frank Mancuso.



Dans le film *Contre-enquête* du Français Frank Mancuso, Laurent Lucas incarne le suspect, seul dans une cellule de prison.

## Le rebelle en veston

ANDRÉ LAVOIE

Le cinéma de *high school* — à ne pas confondre avec le film étudiant... — possède ses figures imposées, ses règles tacites et ses recettes incontournables. Les jeunes y sont souvent plus intelligents, plus stupides ou plus névrosés que la

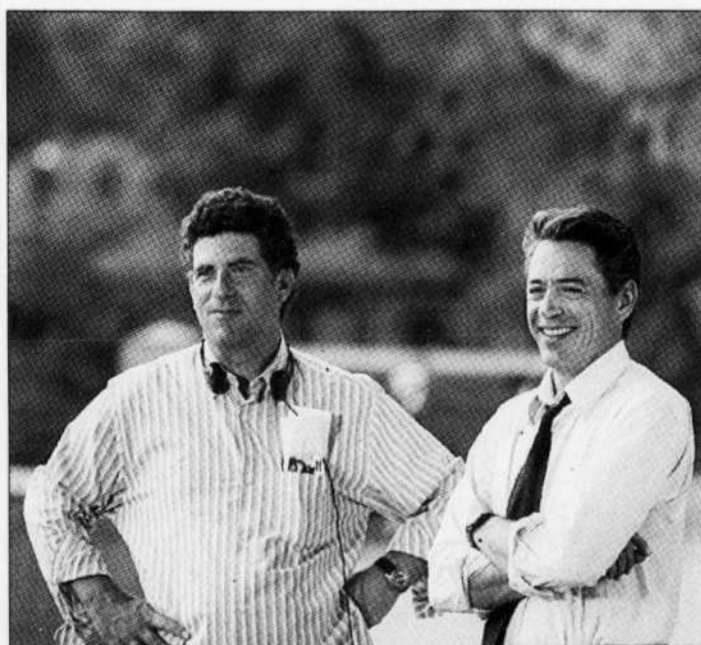
moyenne, et les adultes, trop préoccupés ou trop insouciant pour affronter les monstres qu'ils ont engendrés. Celui imaginé par le cinéaste Jon Poll et le scénariste Gustin Nash, deux nouveaux venus, ressemble parfois au célèbre *Harold et Maude* avec ses vestons propres, sa coupe de cheveux rétro... et sa mère snob et névrosée (amusante Hope Davis). Charlie Bartlett (Anton Yelchin, attachant) est pourtant bien de son époque, transformant les écoles privées qu'il fréquente en lieux de commerces illicites, comme celui des fausses cartes d'identité, avant d'être parachuté dans le secteur public, son dernier refuge scolaire (et l'équivalent du Vietnam dans l'univers du cinéma de *high school*...).

Cet aspirant magouilleur de première classe va foutre un joyeux bordel dans l'établissement dirigé tant bien que mal par M. Gardner (Robert Downey Jr.; plutôt ironique de voir ce *bad boy* notoire passer du côté de la loi et de l'ordre...). Charlie va remplacer le trafic des fausses cartes par celui des véritables médicaments, ceux que lui fournit son psychiatre. A cela il faut ajouter les incontournables tourments amoureux (avec la fille du directeur, rien de moins), la galerie des clichés, dont celui de la brute tortionnaire au physique athlétique, ainsi que des drames familiaux peu à peu apprivoisés.

Tel un premier de classe, Jon Poll

donne une copie sans bavures mais sans éclat d'un univers ratissé tant de fois qu'il faudra bientôt nous accorder des crédits pour en gober davantage. Les personnages affichent une certaine excentricité, mais le regard consciencieux du cinéaste en neutralise souvent la folie profonde; c'est d'ailleurs là que s'arrêtent les comparaisons avec *Harold et Maude*. Les drogues ont changé, les motifs à manif aussi, et *Charlie Bartlett*, le film, n'annonce aucune véritable révolution dans le cinéma de *high school*.

Collaborateur du Devoir



Anton Yelchin et Robert Downey Jr. dans *Charlie Bartlett*, de Jon Poll.



La Rivière aux castors flirte davantage avec la guimauverie disneyenne.

## Castors bricoleurs

LA RIVIÈRE AUX CASTORS

Réalisateur: Philippe Calderon. Scénario: Marthe Pelletier, Hassina Belkacem. Avec la voix de Benoît Brière. Image: Nedjima Berder. Montage: Jean-François Bergeron. Musique: Frédéric Weber. France-Québec, 2007, 77 min.

ANDRÉ LAVOIE

Un nouveau genre cinématographique semble poindre à l'horizon: le film de relâche scolaire. Destiné à un jeune public mais assorti d'éléments pouvant plaire aux adultes qui les accompagnent, ce cinéma consensuel se doit d'être pimenté de quelques éléments pédagogiques et d'une tonne de bons sentiments.

Après *La Cité interdite*, le récit d'une formidable bataille campée dans le monde des insectes, le cinéaste français Philippe Calderon s'offre un voyage au Canada dans *La Rivière aux castors*. Le souffle épique de son film précédent se révèle ici absent, préférant se cantonner dans une banale intrigue de bêtes orphelines et de familles reconstituées. Dans le royaume de ces mammifères végétariens, infatigables bûcherons visiblement pas au courant des aléas de la crise forestière, un petit clan privé de père continue de construire sans relâche un impressionnant barrage. Rien n'échappe à l'œil du cinéaste, qui montre avec quelle précision, et quelle persévérance, ces petits chefs-d'œuvre d'ingénierie animale s'élaborent.

Bien qu'il s'agisse d'un hommage à la débrouillardise de ces castors bricoleurs, le film flirte davantage avec la guimauverie disneyenne. Nous suivons pas à pas les mésaventures de Méche blanche, ce petit castor intrépide d'abord en quête d'un père et privé de sa mère et de sa sœur, emporté par le courant à la faveur d'une brèche dans leur barrage, cette forteresse supposément imprenable. Parfois assiégée (par des ours et des loutres, mais dans un monde totalement dépourvu d'êtres humains), elle ne résiste pas à tous les coups.

Tout cela est raconté par la voix un peu monotone de Benoît Brière, livrant une narration aux accents sirupeux, trop riche en descriptions mélodramatiques des

supposés tourments de ces bêtes besogneuses. Tant qu'à jouer la carte de l'anthropomorphisme, Calderon aurait dû opter pour le parti pris de Luc Jacquet dans *La Marche de l'empereur*, prêtant une voix différente à chacun de ses «personnages», évitant le ton lancinant de cette heure du conte faussé par le naturalisme.

Les petits Français craqueront sûrement pour les grands espaces québécois, mais pour nous qui sommes à deux pas de la forêt laurentienne, *La Rivière aux castors* n'offre rien d'exotique. Et franchement rien de nouveau dans ce courant cinématographique qui affiche d'évidents signes d'usure.

Collaborateur du Devoir

**ARCHAMBAULT**  
 A New Day : Live à Las Vegas  
**PALMARÈS DVD**  
 Résultats des ventes: du 12 février au 18 février 2008

1	CÉLINE DION
2	PATRICK BRUEL
3	GLADIATOR
4	GONE BABY GONE
5	BECOMING JANE
6	LES MYSTÉRIEUSES CITÉS D'OR
7	LE DÎNER DE CONS
8	IRON MAIDEN
9	ACROSS THE UNIVERSE
10	ODETTE TOULEMONDE
11	LA VIE EN ROSE
12	THE SECRET
13	WE OWN THE NIGHT
14	MATHALIE LAMBERT
15	CHRISTINA AGUILERA
16	RUE DES PIGNONS
17	THE ARISTOCATS
18	ENSEMBLE, C'EST TOUT
19	HORS DE PRIX
20	NO RESERVATIONS

FESTIVAL DE CANNES  
 SÉLECTION OFFICIELLE  
 UN CERTAIN REGARD  
 VOIR POSITIF L'HUMANITÉ  
 « UN RAVISSEMENT. »  
 Manon Dumais, VOIR  
**NOUS LES VIVANTS**  
 Un film de ROY ANDERSSON  
**13 À L'AFFICHE!** EX-CENTRIS C. L'INFORMA PARALLÈLE

## Festival International du Film pour Enfants de Montréal

du 1 au 9 mars 2008 pendant la semaine de relâche

Infos et billetterie : [www.fifem.com](http://www.fifem.com)

Programme officiel offert chez votre libraire **Renaud-Bray**

Une présentation de : **Desjardins** Caisse populaire de Rosemont  
 En collaboration avec : **Cinéma Beaubien** Montréal  
**Télé-Québec** Québec  
**TELEFILM** Québec  
**LE DEVOIR** Québec  
**CONSEIL DES ARTS DE MONTRÉAL** Montréal



# Cinéma

## Machine à billets, usine à remords

**DIE FÄLSCHER  
(LES FAUSSAIRES)**

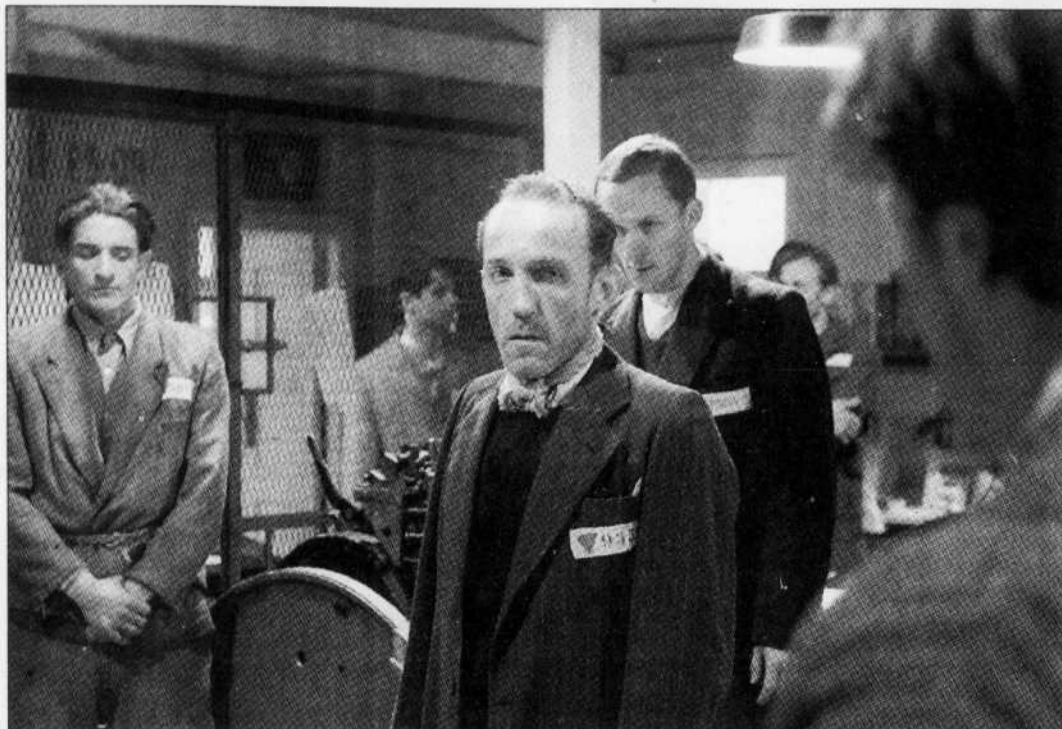
Réalisation et scénario: Stefan Ruzowtzky, d'après le livre d'Adolf Burger. Avec Karl Markovics, August Diehl, David Striesow, Martin Brambach. Image: Benedict Neuenfels. Montage: Britta Nahler. Musique: Maris Ruhlend, Autriche, 2007, 98 min.

**ANDRÉ LAVOIE**

On a longtemps cru que l'Allemagne nazie se divisait en deux clans: les méchants bourreaux (aryens) et les innocentes victimes (juives). Depuis peu, certains cinéastes éclairent ce tabou tenace, ne cherchant pas à enjoliver le portrait d'ensemble mais à lui donner des teintes grisâtres, refusant ainsi le confort des certitudes. Des films récents (*Sophie Scholl*, de Marc Rothemund, *Rosenstrasse*, de Margarethe von Trotta), témoignent d'ailleurs du courage d'Allemands opposés à la folie meurtrière d'Hitler.

C'est visiblement l'ambition du cinéaste autrichien Stefan Ruzowtzky, s'inspirant des mémoires d'Adolf Berger, un ardent communiste d'origine juive ayant pris part à l'opération Bernhard, la plus vaste entreprise de fabrication de faux billets de banque. Les nazis cherchaient à déstabiliser l'économie des alliés et, dans le camp de Sachsenhausen, la machine à papier monnaie fonctionnait à plein régime... mais sans la perfection escomptée.

Salomon Sorowitsch sera, bien malgré lui, le sauveur de l'opération, étant déjà connu en 1936 à Berlin comme le roi des faussaires. Traqué depuis longtemps par la Gestapo et spécialement par le commissaire Herzog (David Striesow), très fier de sa prise, Salomon se retrouve parachuté grand manitou d'une petite armée d'autres prisonniers aux talents certains en graphisme et en imprim-



SOURCE MONGRELL MEDIA

La gueule de beau salaud de Karl Markovics suffit à nous convaincre de la complexité du personnage de Salomon.

merie. Leur participation à cet effort de guerre inusité leur vaut des conditions de détention dignes d'une colonie de vacances. Mais le confort n'étouffe pas l'indifférence. Adolf (August Diehl), dont l'épouse est emprisonnée à Auschwitz, s'indigne d'être complice de tortionnaires qui leur permettent de survivre... sauf s'ils échouent. Salomon, soucieux de son bien-être précaire et de celui de ses compagnons, va déjouer les manigances de cet idéaliste dont les principes sont loin d'être partagés par ces faussaires d'occasion, dont le teint plein de santé sera plus tard source de honte.

Même si ses mémoires servent de base solide au récit, Adolf Berger représente surtout la mauvaise conscience d'un séduisant garnement, le poids de la culpabilité finis-

sant par fissurer la carapace d'assurance de Salomon. Le cinéaste, à la manière de Polanski dans *Le Pianiste*, suit pas à pas ce héros ambivalent, sa caméra se cantonnant à son point de vue, partiel et limité. C'est pourquoi, de manière aussi habile qu'économique, les horreurs des camps ne sont qu'évoquées, soulignées par quelques sons terrifiants, s'infiltrant comme un poison dans l'âme de ceux qui œuvrent dans cette étonnante imprimerie, enclave de douceurs dans une forêt d'horreurs.

Se présentant d'abord comme un gentleman sorti d'un roman de Sagan, traînant dans les casinos chic de Monte-Carlo, un verre à la main, pour y dilapider une fortune dont on ignore l'origine, Salomon plonge vite dans ses souvenirs, ceux de la duplicité mais aussi du

courage. Car face aux sermons d'Adolf, il réplique avec un pragmatisme pas totalement dépourvu d'humanisme, se souciant des plus vulnérables de son équipe — il marchandait la réussite de ses copies de billets américains pour obtenir des médicaments pouvant guérir un jeune tuberculeux — tout en faisant comme tous les autres en pareilles circonstances: il protège ses arrières afin de sortir vivant du cauchemar.

Pour incarner ce personnage à la morale élastique et aux comportements énigmatiques, la gueule de beau salaud de Karl Markovics suffit à nous convaincre de sa complexité, une interprétation solide, prenante, au cœur d'un film courageux.

*Collaborateur du Devoir*

## Sur le fleuve de l'Apocalypse

**UP THE YANGTSE  
(SUR LE YANGTSE)**

Réalisation et scénario: Yung Chang. Image: Wang Shi Qing. Musique: Olivier Alary. Montage: Hannele Halm. 93 min. En mandarin avec sous-titres anglais au AMC Forum et avec sous-titres français dès le 7 mars au Quartier latin.

**ODILE TREMBLAY**

Coproduit par l'ONF, *Up the Yangtze* est un documentaire exceptionnel, tant par ses impressionnantes qualités techniques que par sa plongée en profondeur dans une réalité saisissante. Réalisé par Yung Chang, un Montréalais d'origine chinoise, il aborde les conséquences humaines dramatiques de l'érection du barrage des Trois-Gorges en Chine, plus vaste projet hydroélectrique du monde, qui haussa le niveau du mythique fleuve chinois, inonda montagnes et villages et déracina près de deux millions de personnes désemparées.

*Still Life* de Jia Zhang-Ke (Lion d'or au Festival de Venise en 2006) abordait en fiction le même thème. Les deux films se répondent.

*Up the Yangtze* a fracassé des records de recettes au guichet lors de sa sortie torontoise. Et pour cause: des personnages puissamment campés, une fascinante allégorie de la Chine contemporaine en mutation, à travers ce bateau de croisière rempli de touristes ridicules et pleins aux as, des contrastes saisissants entre Chine d'hier et Chine d'aujourd'hui: *Up the Yangtze* allie brillamment la poésie au pamphlet, le réalisme à la satire.

Au point de départ: un couple de paysans illettrés, dont la maison sera bientôt submergée, qui en-

voient leur fille de seize ans travailler sur un de ces immenses bateaux de croisière, les *Farewell Cruises*, où s'entassent de riches touristes occidentaux, parfois déguisés en empereurs et impératrices des temps jadis, venus observer le panorama fluvial avant son engloutissement.

Ce bateau grotesque devient le théâtre de destins croisés et entrecroisés. On rencontre la timide Yu Shui, qui passe de la cambuse familiale à ce palace flottant, temple de tous les délires et de tous les quiproquos, où les riches s'amuse sur le pont tandis que le personnel se déchire en bas. Embauché aussi, Chen Bo Yu, beau jeune Chinois, enfant unique égocentrique, issu de la classe moyenne, entend profiter à plein des avantages de la Chine nouvelle. Ces touristes inconscients, ce personnel servile, ce monde artificiel flottant sur le fleuve de l'Apocalypse semblent symboliser, non seulement une Chine entre deux ères, mais un Occident voguant en chantant vers la destruction des beautés du monde.

Il est évident que le documentariste n'aurait jamais pu capter avec pareil naturel les personnages filmés sans une connaissance profonde du pays et sans une longue familiarité avec ses modèles, qui vivent littéralement à l'écran, oubliant l'objectif.

Cette façon merveilleuse de filmer le fleuve, avec les pêcheurs qui tendent leurs filets, le barrage de démesure, les humains palpant de détresse sur ses berges dont il saisit l'âme, le tout baigné d'une excellente musique, crée un climat qui dépasse le genre documentaire pour toucher le mythe... et s'y engloutir avec la vieille Chine d'antan.

*Le Devoir*

## Un récit charcuté

**VANTAGE POINT  
(ANGLES D'ATTAQUE)**

De Pete Travis. Avec Dennis Quaid, William Hurt, Forest Whitaker, Sigourney Weaver, Eduardo Noriega, Matthew Fox, Edgar Ramirez. Scénario: Barry L. Levy. Image: Amir Mokri. Montage: Stuart Baird, Randi Hiller, Carla Hool. Musique: Atli Örvarsson. États-Unis, 2008, 90 min.

**MARTIN BILODEAU**

Pas facile de mêler politique internationale et divertissement populaire. À quelques exceptions près (*Patriot Games*, *The Bourne Identity*), le second finit toujours

par l'emporter sur le premier. C'est d'ailleurs ce qui se produit dans *Vantage Point*, premier long métrage pour le cinéma de Pete Travis, un cinéaste issu de la télévision britannique.

Celui-ci nous raconte, selon cinq points de vue différents, le même événement. Soit l'assassinat du président des États-Unis (joué par William Hurt) devant une foule massée sur une place de Salamanca, en Espagne, où celui-ci devait prendre la parole dans le cadre d'un sommet mondial sur la lutte contre le terrorisme. Dans quelles circonstances folles un président américain accepterait de s'exposer de cette façon, je vous le demande. Mais là n'est pas le sujet de ce film hautement invraisemblable, écartelé

entre son désir évident de poser un regard éclairant sur la politique étrangère américaine et celui d'offrir un tour de manège aux spectateurs les moins exigeants. Manifestement, ce dernier désir l'emporte sur le premier, comme en témoigne le scénario sans nuance, qui expose mécaniquement, un à un, les points de vue des «narrateurs» qui ont assisté au drame: un garde du corps ébranlé (Dennis Quaid), un policier espagnol visiblement pas net (Eduardo Noriega), une réalisatrice de télévision à la ligne éditoriale discutable (Sigourney Weaver, en forme), un touriste américain en instance de divorce (Forest Whitaker) et le président lui-même.

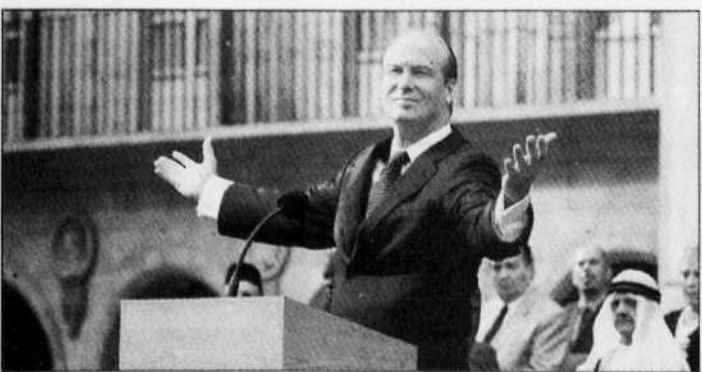
Le film, qui dure 90 minutes, devait compter trois autres segments, mais des projections-tests désastreuses ont forcé les producteurs à charcuter le récit. Ça se voit, ça s'entend. Et même que c'est dit sans ironie: «*Il faut couper tous les fils qui dépassent*», déclare un terroriste dans la dernière partie du film, constituée pour l'essentiel d'une poursuite automobile à travers la ville, au cours de laquelle les pièces manquantes du puzzle sont exposées. Or le vrai puzzle tient moins aux caprices du récit qu'aux embûches qu'a connues le projet. Et celui-là demeure incomplet.

*Collaborateur du Devoir*



PHOTO JONATHAN CHANG

*Up the Yangtze* aborde les conséquences humaines dramatiques de l'érection du barrage des Trois-Gorges en Chine.



SOURCE SONY PICTURES

*Vantage Point* raconte, selon cinq points de vue différents, l'assassinat du président des États-Unis (William Hurt) devant une foule massée sur une place de Salamanca, en Espagne.

« J'ai été jeté à terre par ce film. Extraordinaire. » René-Henri Roy, On fait tous du showbusiness

« Courez voir ce film! Lumineux, plein d'espoir. » Alexandra Cluz, Les Nouvelles TVA

« Un film émouvant, marqué par des performances d'actrices exceptionnelles. » Marc-André Lussier, La Presse

### borderline

ISABELLE BLAIS ANCIENNE ANIMATRICE JEAN-HUOUES ANGLADE

URFILM DE LYNNE CHARLEBOIS ROGER FRAPIER LUC VANDAL

www.borderline-lefilm.ca

QUARTIER LATIN	STANISLAS MONTREAL	CINEMA 2000	CARR ANGRIGNON	MARCHE CENTRAL 18	JACOBS CARTER 14
MELISSA PLETT BOUTE	MELISSA PLETT BOUTE	PONT-VIAU 18	COLLOSSUS LAVAL	ST-EUSTACHE	BOUCHERVILLE
BROSSARD	ST-BRUNO	BELOEIL	TERREBONNE 14	CHARLES DUTY DONOVAN	PLAZA DELSON
GATINEAU	STAROITE HULL	SHERBROOKE	SHERBROOKE	ST-HYACINTHE	JOLIETTE
ST-JEROME	TROIS-RIVIERES	ST-BASILE	LACHENAIE	DRUMMONVILLE	
VALLEYFIELD	SOREL-TRACY	SHAWINIGAN	STYRE GRANBY	STE-ADÈLE	
16	À L'AFFICHE! CONSULTEZ LES GUIDES-HORAIRES DES CINÉMAS				



## Jouer Ponette

une proposition documentaire de Jeanne Crépeau autour du film de Jacques Doillon

"C'est absolument fascinant! Une très très belle expérience." Catherine Perrin, C'est bien meilleur le matin, Radio-Canada

"Le cinéma, vu du côté de l'artiste, vu de l'intérieur, sans fard. Un anti-tapis rouge et mieux encore: un remède aux déclarations vides et vaines et aux films prédigérés. Jouer Ponette est un essai plein de grâce comme de profondeur. \*\*\* 1/2"

Annabelle Nicoud, La Presse

"Jouer Ponette est une formidable leçon de cinéma." Claude Deschênes, Le Téléjournal, Radio-Canada

Finaliste du prix Pierre et Yolande Perrault

jusqu'au 28 février tous les jours 14h

EX-CENTRIS 3536, boul. Saint-Laurent, MtL Billetterie (514) 847-2206

CINÉMA PARALLÈLE bandes annonces disponibles au Québec F3M www.boxfilm.ca

« Une bouleversante et édifiante leçon de vie... » Francine Grimaldi SRC

7<sup>e</sup> Art/distribution & Les Productions Lany présentent un film de YVES LANGLOIS

LE DERNIER ENVOL « Je volerai comme un papillon... » Claude Messier

réalisé en vidéo CLAUDE MESSIER BAÛL BISSAY DIANE JOLIS SMART LANGLOIS-ORTHA CLAUDE LEMIEUX

Art Distribution CIBL TELEFIL Québec Canada

Précédé de CALLIGRAFFITY de Bob McKenna

Dès le 29 février

EX-CENTRIS 3536, boul. Saint-Laurent, MtL Billetterie (514) 847-2206

CINÉMA PARALLÈLE